

Retour aux temps des trappeurs

« Il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie [...] aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature. »

René DESCARTES,
Discours de la Méthode,
1637

SOMMAIRE

REMERCIEMENT	P. 5
AVANT-PROPOS	P. 6-9
INTRODUCTION	P. 10-11
PARTIE I	P. 12-41
RETOUR SUR LE TRAPPEURS ET LA VIE EN MILIEU SAUVAGE	
I.I. Le Trappeur : quelques notions de base	P. 14-25
I.II. Les peuples nomades : une pédagogie de l’outil	P. 26-35
I.III. Le Trappeur et son rapport à l’habitat	P. 36-41
PARTIE II	P. 42-51
DU TRAPPEUR À L’AGRO-ÉCOLOGIE : EXISTENCE DE L’ANTHROPOCÈNE	
I.I. Pierre Rhabi et l’agroécologie	P. 44-47
I.II. Les utopies face à l’effondrement écologique	P. 48-49
I.III. Quelles sont les possibilités de l’utopie face à l’économie de croissance capitaliste ?	P. 50-51
CONCLUSION	P. 52-53
BIBLIOGRAPHIE & FILMOGRAPHIE	P. 54-55
GLOSSAIRE	P. 56-57

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

Je tiens en premier lieu à remercier ma tutrice de mémoire, Marie HEYD, pour m'avoir accompagné et conseillé durant cette phase intense qu'est la rédaction d'un mémoire. Merci pour sa patience et sa disponibilité, sa gentillesse et sa réflexion qui m'ont permis d'alimenter ma recherche vers la meilleure voie.

Je désire également remercier toute l'équipe pédagogique du DSAA, les professeurs Bertrand GRAVIER, Etienne PAGEAULT, Florence BECHET et Léonore BONACCINI, pour m'avoir donné une seconde chance de m'intégrer au sein du DSAA avec bienveillance.

Je témoigne aussi toute ma reconnaissance à l'ensemble de ma classe de 2DSAA, qui m'ont accueilli avec enthousiasme et gentillesse. J'ai pu m'épanouir dans une ambiance générale de travail agréable et de bonne entente. Je remercie également la classe de 1DSAA, qui ont su nous soutenir dans l'écriture du mémoire, chacun à leur manière. Et plus particulièrement, je remercie Noleen HUGUENIN, pour son aide, pour son temps et sa patience, autant dans la correction que dans les conseils avisés apportés.

Je souhaite remercier mon binôme de projet, Aurélien SAUVESTRE, qui a su me rassurer, m'accompagner dans mes réflexions et mes décisions.

Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers les amis qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche.

Je veux spécialement remercier Charly, Laeticia et Augustin, qui m'ont accueillies cet été en Finlande dans leur camp, sans qui tout cela n'aurait pas vu le jour. Ils sont les prémices de ma réflexion, et je les remercie grandement de l'expérience incroyable qu'ils m'ont offert.

Et pour finir, un immense merci à mes parents pour leur soutien constant et leurs encouragements quotidiens.

AVANT-PROPOS

Pour mon mémoire de DSAA, j'ai décidé de m'interroger sur ce qu'on pouvait apprendre de techniques utilisées par les trappeurs pour construire. A l'heure de « l'hyperindustrialisation¹ », j'ai pensé qu'on pourrait s'intéresser à des savoirs du passé afin de mieux construire notre avenir. Mais revenons-en aux prémices de ce projet : un voyage en Finlande effectué pendant l'été 2019.

- Le voyage : un besoin de rupture avec mon quotidien d'occidental -

La nécessité d'un retour à des sources plus archaïque que notre ère industrielle s'est imposé à moi lors d'un voyage dans les contrées reculées de la Laponie Finlandaise. Une expérience personnelle qui en a résulté une prise de conscience plus fondamentale dans ma philosophie de vie que n'importe quelle autre expérience vécue jusque-là.

Tout commence avec l'envie première de vouloir découvrir de nouvelles régions, une nouvelle culture, de nouvelles rencontres, un quotidien différent. Déjà attiré par les pays scandinaves, je suis donc parti avec un ami pour mettre nos compétences respectives au service d'une tierce personne moyennant un logement, un échange de services connu de tous, mais que l'on peut définir aujourd'hui par du woofing. Sur une base de volontariat, nous nous sommes mis en quêtes d'hôtes cherchant des volontaires motivés pour participer à une expérience de vie différente de notre quotidien.

C'est à partir de là que nous sommes partis prêter mains fortes à Laeticia et Augustin, des Français revenant du Grand Nord Canadien, installé en Laponie avec leurs 34 chiens de traîneaux depuis maintenant 3 ans. Une plongée directe dans l'inconnu nous attendais.

C'est de cette manière que l'on a découvert une tout autre vie. Pas d'électricité, pas d'eau courante, pas de douche, un petit chalet et une yourte traditionnel mongole en guise de foyer, tout une meute de chiens Sibérien nous entourant, nous gratifiant de leurs chants chaque nuit, où devrais-je dire toute la journée, car à cette époque de l'année, c'est-à-dire de Juin à Août, la nuit ne daigne pas se montrer, ne serait-ce qu'un semblant d'obscurité. Voilà donc un environnement que l'on peut définir comme dépaysant pour deux Bordelais.

La vie au camp est simple. Simple dans le sens où l'on doit agir. Le matin, sur le pied de guerre à 8 h 30 précise, pour s'occuper des chiens, et les chiens n'attendent pas. On fait un tour dans le camp vérifier qu'ils n'ont besoin de rien, et s'il y a besoin, il faut y remédier. Ensuite, ils se défoulent par groupe dans le parc, par groupe d'affinités évidemment, ils sont comme les humains, mais en moins bavard, et en plus acérer. Et une fois tout cela terminé, les travaux sur le camp peuvent commencer.

Parti de rien il y a 3 ans, Laeticia et Augustin ont tout construit et monté de leurs mains pour en faire leur chez-soi au quotidien. Le confort que l'on connaît n'existe plus. Mais il n'a pas disparu pour autant, il est différent. Des conditions rudes impliquent des savoirs adéquats. L'hiver, la région peut prétendre descendre jusqu'à -40°, et c'est à cette période qu'ils sont le plus souvent dehors avec les traîneaux et les chiens, parcourant le Lac Inari pendant plusieurs jours. Le confort est donc minimal, même lorsqu'ils rentrent chez eux, mais il est tout de même le

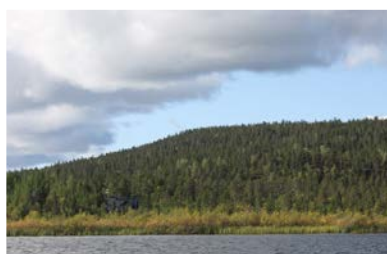
bienvenu, surtout quand deux petits garçons grandissent sous leur toit. La saison estivale leur sert à ça, à améliorer et effectuer les travaux nécessaires pour le confort de tous sur le camp, et c'est ce à quoi nous nous sommes dévoués pendant ces deux mois.

Sur le campement, chaque journée est différente. Même si une certaine régularité s'installe, évoluer dans ces conditions ne permettent pas de donner place à la routine. Le matin est consacré aux chiens, et lorsqu'on s'occupe d'être vivant comme eux, la surprise est de mise. Les tâches sont réparties, par envie ou par besoin, pour optimiser le temps et l'efficacité de l'équipe. L'eau est donnée à chaque chien, le nettoyage de leur emplacement respectif est effectué, et on finit par les sortir se dégourdir les pattes dans le parc par groupe. La surveillance est primordiale, un coup de crocs mal placé est vite arrivé. Une fois tout cela fait, et après un casse-croûte ingurgiter, les travaux peuvent commencer.

Et il y a toujours quelques choses à faire. Durant notre séjour, nous avons effectué toutes sortes de travaux. La liste était longue. Tout devait être fait avant l'arrivée de la saison hivernale, où le soleil laisse place à une nuit de plusieurs mois et des températures moins agréables pour aller fendre du bois. Nous avons débuté par le nettoyage des pistes de traîneaux, travail plus que primordial puisqu'il s'agit des chemins empruntés par les traîneaux durant les raids sur toute la saison. Abattre les arbres, les ébrancher, les tronçonner, ébrancher... pour donner aux chiens et aux mushers tout l'espace qu'il leur faut.

De retour de Finlande, je me suis intéressé aux trappeurs. Au travers de livres, de films, j'ai entamé une réflexion sur leur mode de vie, en totale rupture avec celui du citadin d'une grande ville.





INTRODUCTION

La mémoire, un souvenir, quel qu'il soit, traverse le temps par des médiums divers, mais l'être humain est la matière qui la transmet le mieux. Le savoir, ancestral ou nouveau, est la base de tout édifice, le ciment de toute construction, qu'il soit matériel, émotionnel, philosophique, immatériel... il est l'origine de toute création et discussion. D'une expérience particulière, d'une découverte d'un savoir nouveau pour soi, mais ancestral, peut être le préquel d'une nouvelle pensée, de nouvelles envies. Un savoir comme mémoire, une trace dans le temps, un manifeste, qu'on contemple comme quelque chose de perdu, de lointain. Le temps n'attend pas, l'évolution le suit, la mémoire est le pont qui les lie, et l'humain un outil de transmission.

Chez les trappeurs, cette notion de transmission, de savoirs et de traditions est très importante. Les peuples nomades ont su garder la transmission de leurs savoirs, par une éducation non entachée par la culture de masse et l'emprise de l'expansion humaine. Le trappeur s'exprime aussi de cette manière, témoin de tradition et de techniques ancestrales dans un cycle vertueux avec la Nature. Il a dû s'acclimater à son environnement, adapter ces besoins et son quotidien de manière intelligente, s'appropriier la Nature comme matière première. Cet aspect ne rend que plus injuste le processus de disparition dont il est victime. Notre société actuelle fonctionne de telle manière que certains modes de vie ne conviennent plus, car trop différent de celui donné. Dès lors, certains modes de vie ont commencé à disparaître.

C'est d'ailleurs ce que montrent l'abondante littérature et le cinéma qui gravite autour de l'imaginaire du trappeur. Nées entre le XIXe et le XXe siècle, ces productions culturelles – qui retracent pour la plupart l'existence du trappeur et son mode de vie – renvoient in fine à une histoire secrète de l'espèce humaine. En effet, à travers son lien à l'outil, à la technique, le trappeur met en lumière le rapport d'apprentissage que l'on entretient avec le monde qui nous entoure. Ces œuvres littéraires et cinématographiques qui constituent autant de témoignages et de souvenirs du trappeur qui se transmettent dans le temps continue à se transmettre encore et encore, nous amènent alors à nous interroger sur les règles qui fondent l'efficacité de l'action humaine. On sait que la nature représente un ordre que l'homme peut bouleverser par ses désirs et le simple but d'accéder au bien-être. La place de l'Homme dans la Nature reste encore à définir dans notre ère contemporaine. Ce rapport à la nature est d'ailleurs désormais au centre d'une réflexion plus large. Faut-il rappeler que la communauté scientifique s'interroge sur l'existence de l'Anthropocène. Dans ce contexte, il s'agit non seulement d'évaluer l'ampleur des modifications de l'environnement induites par l'homme, mais aussi de démontrer que l'homme a effectivement changé le fonctionnement même de la planète.

Cette prise de conscience a donné lieu à des mouvements de réflexion tels que l'agroécologie, une science qui consiste à appliquer les principes de l'écologie à l'agriculture. Apparue dès les années 1930, l'expansion de ce nouveau modèle de culture n'a cessé de croître. Mais c'est dans les années 1980 que l'agroécologie émerge vraiment, surtout en Amérique Latine, par des chercheurs agronomes et écologues, par un travail de terrain et une recherche des alternatives au modèle de développement de la révolution verte, par l'observation sur les terrains. En 1995, Altieri définit l'agroécologie ainsi : « L'agroécologie est la science de la gestion des ressources naturelles au bénéfice des plus démunis confrontés à un environnement défavorable ».

C'est dans le sillage de ces idées que ce mémoire souhaite s'interroger sur la pertinence du mode de vie du trappeur à l'heure de la crise écologique. Le trappeur ouvre-t-il - au même titre que d'autres mouvements de pensée actuels - la possibilité d'un savoir-faire autonome et respectueux de l'environnement ?

Afin de répondre à cette question, je reviendrais dans une première partie sur l'histoire du trappeur et sur son lien à l'environnement. En effet, c'est en lien à la Nature, première matière de notre planète et matière première de notre humanité, que le trappeur construit son mode de vie. Dans une deuxième partie, nous verrons en quoi les histoires de trappeur peuvent se faire l'écho d'une prise de conscience écologique plus actuelle. En effet, une prise de conscience concernant l'écologie prend de l'ampleur depuis quelques années. Ma démarche s'inscrit dans cette conscience collective. Un lien étroit se définit entre l'écologie d'aujourd'hui et les conditions de vie des trappeurs du grand Nord-Américain.



**PARTIE I :
RETOUR SUR LE
TRAPPEUR ET
LA VIE EN MILIEU
SAUVAGE**



Beaucoup d'ouvrages, autant littéraires que filmographiques, ont montré l'aptitude des trappeurs à formuler leurs besoins en fonction de la Nature et des ressources à leurs dispositions. Comme nous le verrons, cette capacité puise loin dans l'histoire. Le trappeur investit son milieu par un mode d'action spécifique. Il vit dans des cabanes. Pour subvenir à ces besoins, il chasse des animaux. Ce rapport à l'habitat contraste avec celui en vigueur dans le milieu urbain. Sans doute que les règles d'urbanisme en vigueur dans les villes ne laissent pas suffisamment de place à la possibilité de construire sa maison soi-même, ou tout du moins de la penser. Mais ni voyez pas ici une vile critique de ma part, dite du haut d'un promontoire avec dédain et prétention, pensant être mieux placé pour vous dicter le bon savoir. Le temps a permis à l'humain d'évoluer, et les habitations avec, ainsi que nos besoins et nos coutumes. Et les constructions ont évoluées en fonction des besoins de l'Homme. Les premières habitations permettaient de répondre à des besoins fondamentaux comme se protéger des intempéries, dormir et cuisiner. Ces fondamentaux ont évolués avec l'histoire. Nos besoins se sont transformés : certains disparaissent, d'autres naissent.

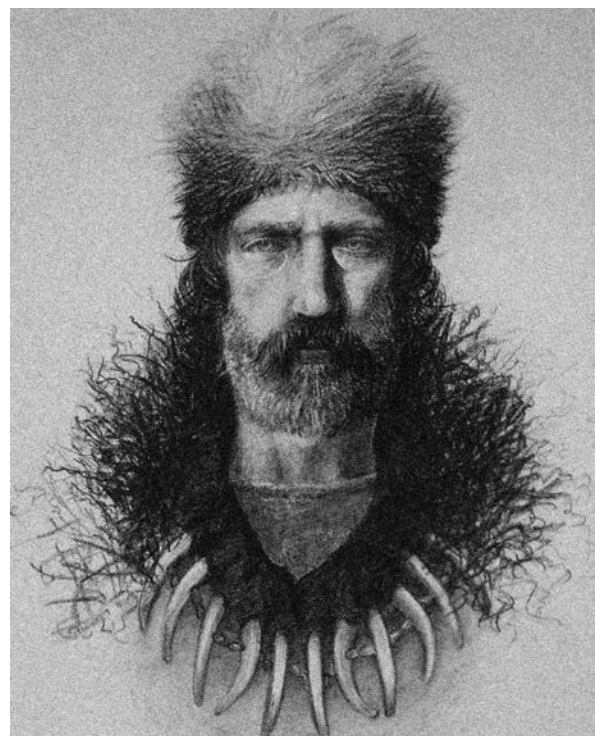
I.I.

Le Trappeur : quelques notions de base

Apparut au début du XVIIe siècle au Québec, le trappeur est un chasseur professionnel se servant de trappes pour vendre des fourrures non abîmées par les coups de feu ou les pointes de flèches. Vivant dans les zones reculées de notre globe, on compte plusieurs milliers de ces trappeurs dans le Grand Nord Canadien et l'Alaska. Depuis près de 300 ans, ils se sont adaptés à des territoires hostiles pour survivre, en s'accaparant les mémoires et les savoirs de ces peuples. Intégrés à notre époque Aujourd'hui, ils sont devenus les garants de la Nature. Leur statut a évolué, passant de chasseur/survivaliste à régulateur. Cette activité fut décrite et romancée dans de nombreux romans et films alimentant leurs métiers à toute époque, en inspirant quelques-uns encore aujourd'hui, comme *The Revenant*, dont le personnage est inspiré d'Hugh Glass.



Pour l'Histoire, Hugh Glass est un trappeur américain, né vers 1783 en Pennsylvanie, et mort en 1833. Il devient connu pour la prouesse qu'il accomplit en 1823 dans le Dakota du Sud : gravement blessé par un grizzly, sans armes et laissé pour mort, où il parvint en effet à gagner le Fort Kiowa, distant de plus de 300 kilomètres, en six semaines. À la fois trappeur, chasseur et pawnee reconnu, son histoire a été plusieurs fois adaptée au cinéma. Le film « *The Revenant* », réalisé par Alejandro Gonzales Inarritu en 2015, constitue à ce jour l'adaptation la plus récente.





Si le trappeur s'avérait à une certaine époque un métier d'utilité publique (sa présence permettant de réguler les populations d'animaux de certaines régions), il en va autrement aujourd'hui. En effet, suite à la disparition de certaines espèces animales dans certaines zones, et surtout suite à une demande sociale à la fin du XXe siècle, la réglementation de la trappe sera renforcée. Ainsi, aujourd'hui, on ne recense plus que soixante-huit trappeurs situés dans les états du nord-américains et le Canada.

Dans une ère où la vie sauvage n'a plus sa place, cette activité a déclinée très rapidement, voir même est devenue mal perçue. Certains penseurs se sont alors portés garants pour transmettre la vérité sur les trappeurs et leur mode de vie, à l'instar de Nicolas Vanier, pionnier des temps modernes qui prend part à des aventures dans toutes les contrées du monde afin de débusquer les savoir-faire en voie de disparition, afin de nous apprendre qui ils sont.

Une des références littéraires qui m'a beaucoup inspiré et appris sur l'activité et le quotidien de trappeur est « Le Dernier Trappeur » de Nicolas Vanier. Ce livre raconte le quotidien d'un trappeur, Norman, sa femme Nebraska et leurs chiens de traîneaux. À travers la description de la vie de ce trappeur sur toute une année, Vanier livre ici un manuel de survie en conditions extrêmes.



L'auteur fait du trappeur un véritable modèle d'avenir. Dans son ouvrage, « Le Dernier Trappeur », il écrit :

« Pour un grand nombre de citoyens, totalement coupés de ce qu'est la réalité de la nature, le trappeur est un homme qui tue des animaux. Il y aurait donc une densité plus forte d'animaux sur un territoire non exploité par un trappeur. C'est bien entendu totalement faux. Une forêt exploitée, à la condition bien sûr qu'elle le soit avec intelligence, produira plus d'arbres qu'une forêt où l'homme n'interviendra pas, avec une qualité de bois bien supérieure. Le bûcheron (on ne parle pas ici des grosses compagnies forestières qui dénaturent les forêts et effectuent des coupes à blanc) élimine les vieux arbres ou les arbres en surnombre afin que d'autres puissent profiter pleinement de la place qui leur est ainsi faite pour se développer. Avant qu'ils ne se dégènèrent, il coupera aussi les arbres arrivés à maturité en prenant soin de laisser assez d'adultes pour assurer une bonne régénération. L'homme occupe ici parfaitement sa place. Il profite d'une quantité de bois qui va lui servir pour une quantité de choses, et la forêt profite de son intervention raisonnée et réfléchie. C'est un échange de bons procédés. Le trappeur agit sur un territoire de la même façon. Par son intervention de prédateur intelligent, il va dynamiser les populations d'animaux. Ceux-ci vont se mettre à produire plus, car la nature a horreur du vide, et les animaux seront plus sains et en meilleure santé. Cette part est celle qui revient à l'homme qui, quoi que l'on en dise et quoi que l'on fasse, appartient à la nature et y a sa place. Certes, la nature peut se débrouiller sans l'homme, mais ils y perdent tous les deux. Dès lors, pourquoi créer un monde artificiel avec la nature d'un côté et l'homme de l'autre, alors qu'ils pourraient si bien vivre ensemble ?»



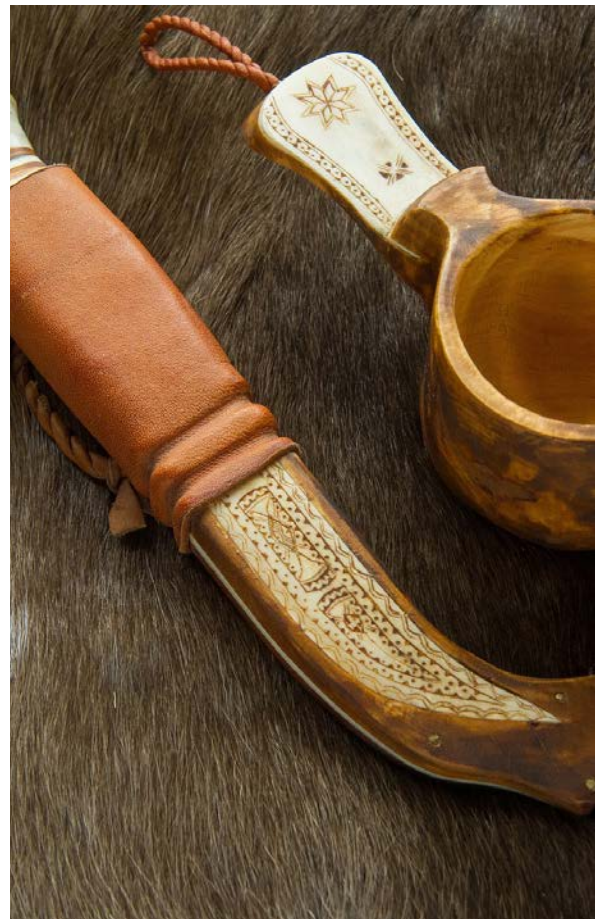


Nous entendons dans cet extrait la relation intime et presque humaine qu'entretient le trappeur avec la nature. Cette résonance renvoie à un travail intelligent de l'homme, en harmonie tant avec la flore que la faune. De ce point de vue, le trappeur est sans doute à rapprocher d'autres populations du grand nord, notamment les Sames ou Sámis. Les Sámis sont le peuple autochtone du Sápmi, zone couvrant le nord de la Suède, de la Norvège et de la Finlande ainsi que la péninsule de Kola en Russie. Ils font partie des peuples premiers.



À l'origine chasseurs et pêcheurs, le peuple sámi était animiste. Selon leurs croyances, les montagnes, les rochers, les lacs avaient une âme. De cette manière, ils entretiennent un lien très fort avec la nature et leur mode de vie était en corrélation étroite avec ces hautes latitudes boréales. Mais au fil de l'Histoire, ils ont dû faire face à l'avènement

des frontières, à la christianisation forcée, à la colonisation. S'en est suivi le racisme, l'interdiction de pratiquer leurs dialectes. Aujourd'hui, ils luttent pour préserver leur terre et leurs droits, afin de garder et développer leur culture.

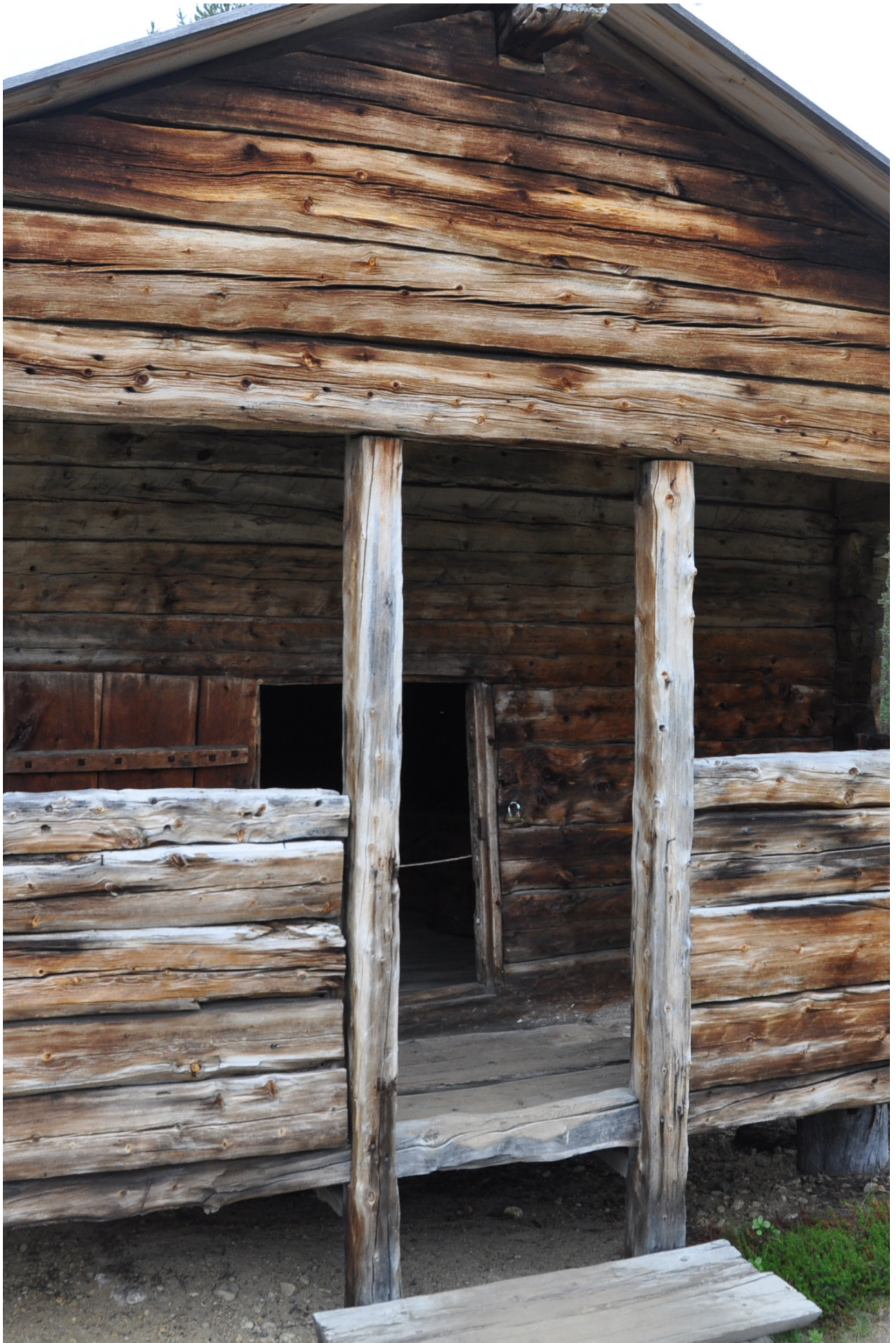






Tout au nord de la Finlande, au sein de la ville d'Inari, réside le SIIDA – Musée Sami et Centre de la Nature - que j'ai pu découvrir lors de mon périple Lapon cet été. Un vaste complexe témoignant du mode de vie atypique du peuple Sami, à travers plusieurs expositions, permanentes et temporaires. On y découvre notamment des exemples d'art et d'artisanat qui en disent long sur la poésie de ces peuples longtemps marginalisés. Une rétrospective historique, la mise en scène de leur mode de vie au fil des saisons, leurs traditions concernant les habits, la nourriture et les campements. Une reconstitution sur plusieurs hectares de leurs habitations, de la faune et la flore de leurs quotidiens. Aujourd'hui mieux intégrés, et surtout considérés, les Sámis font partie intégrante du paysage Lapon, une reconnaissance de leurs cultures enfin méritées.





I.II.

Les peuples du Nord : une pédagogie de l'outil

L'outil essentiel pour tout pionnier de la vie sauvage est la hache. Pour un usage courant afin de travailler le bois, abattre un tronc et fendre les bûches, que cela soit pour la construction ou allumer son feu, c'est l'objet dont tout trappeur a la nécessité afin de survivre. Manié comme outil, mais parfois comme arme, la hache fait partie des objets les plus anciens que l'on connaisse. Les plus anciennes traces de cet outil ont été trouvées en Afrique et leur âge est évalué à environ plus d'un million d'années.



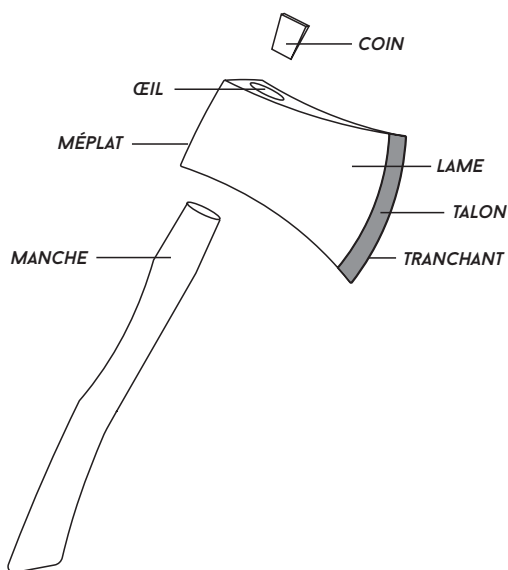
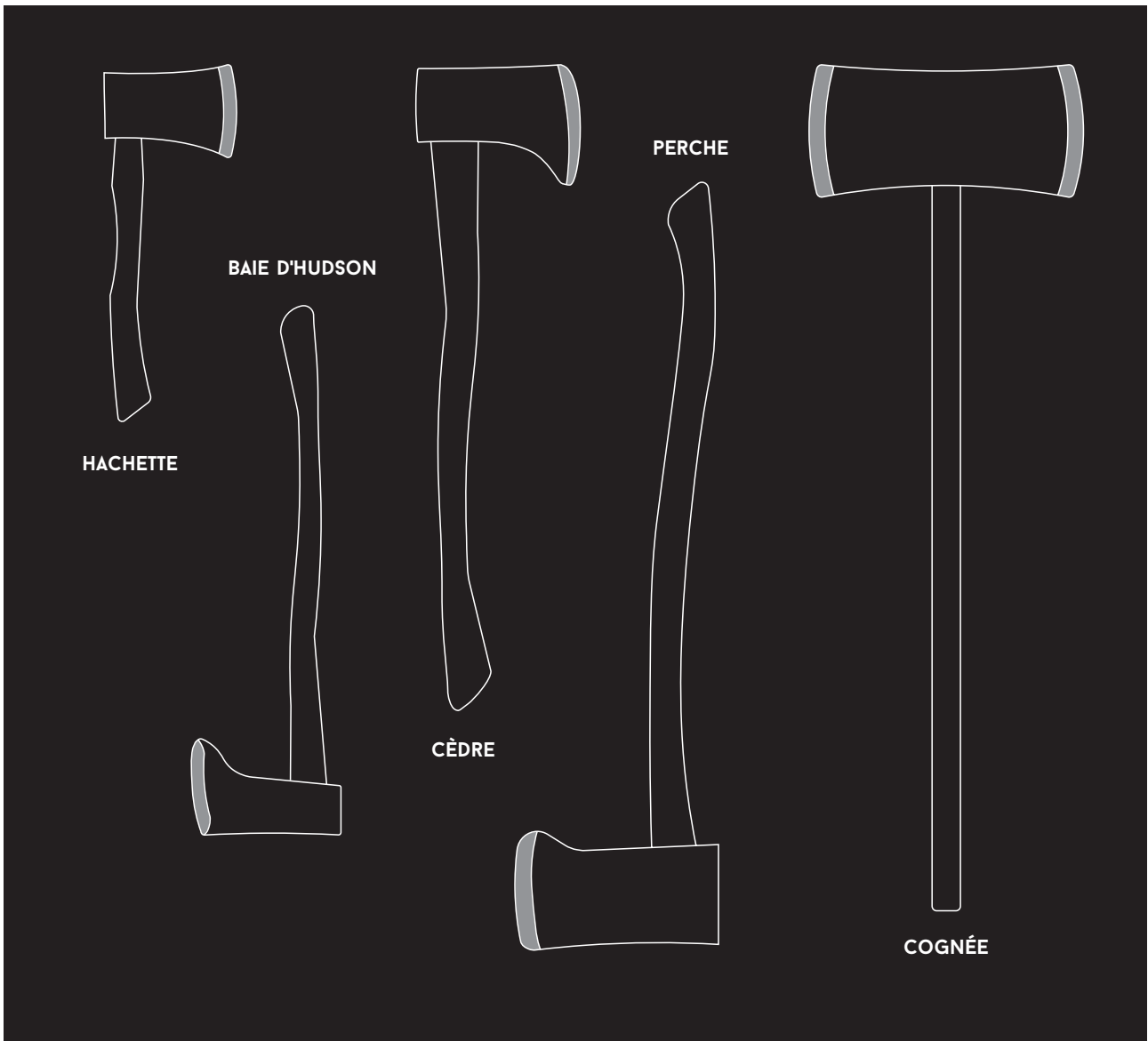
Le trappeur utilise différents styles d'outils. Parmi ces outils, figure le leuku, couteau traditionnel du peuple Sami. C'est leur outil de prédilection, constamment à portée de main, c'est dans leur quotidien qu'ils l'utilisent, autant pour de la construction que comme arme de chasse, comme serpe, comme couteau de cuisine, ou encore comme outil pour allumer le feu. On les reconnaît par leur esthétique scandinave : une longue lame épaisse et un manche soit en bois de bouleaux ou en bois de renne. Le tout protégé par un étui en cuir de manufacture Sami.



Autre variante de la hache, plus petite et plus polyvalente, la hatchette est essentielle et complémentaire dans la vie de trappeur. Elle permet de couper les petits troncs et les grosses branches que l'on peut rencontrer dans la forêt. Le poids, bien plus léger qu'une hache, permet de travailler le bois aisément pour de la construction, faire de l'équarrissage ou encore tailler des encoches.

Parmi ces outils venant de notre passé, la scie en fait partie. Apparue en Egypte Antique, elle s'est vu prendre différentes formes, se spécialisant au fil de l'Histoire. Un outil fait pour découper tout type de matériaux, en commençant par le bois, tronçonner des arbres de plus en plus grands, de plus en plus spécifiques, elle a traversé les âges, l'usage et le geste restent les mêmes depuis son invention, mais est resté un outil essentiel pour la vie dans les bois.





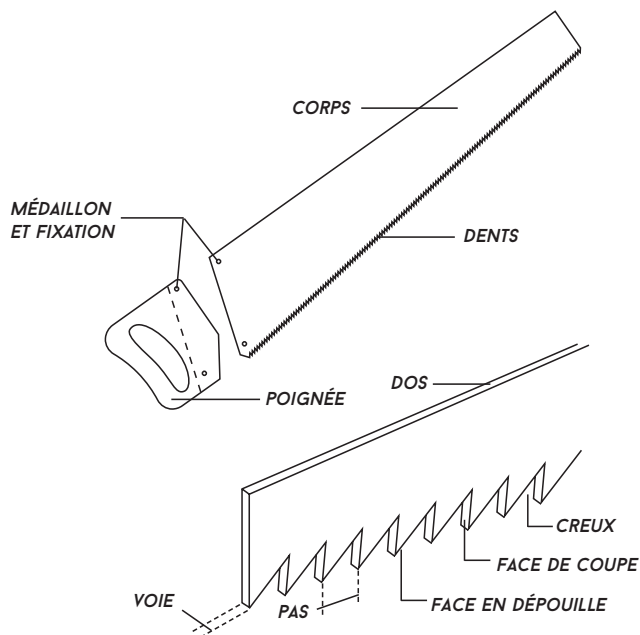
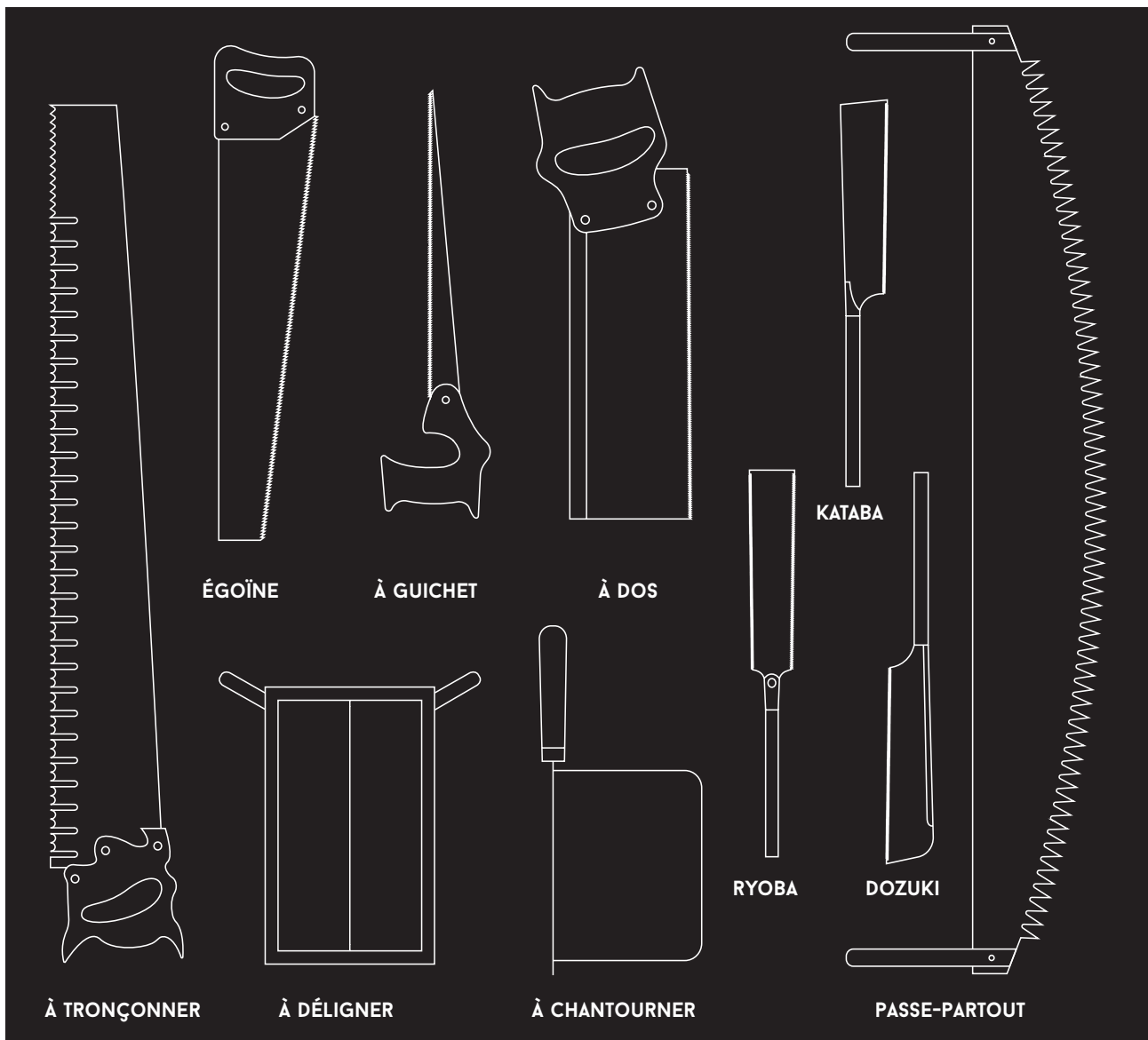
La **HACHETTE**, outil par excellence du bûcheron et du survivaliste, est la plus petite des haches. Très légère (pesant environ 1kg), elle permet un usage plus précis de la coupe, pour de petites sections de bois. On ne l'utilisera pas pour fendre du bois, mais utilisé à bon escient elle remplacera aisément une scie ou une serpe au quotidien.

La **BAIE D'HUDSON** est bien supérieure à la hachette, d'abord par son poids, avec une tête pesant pas moins de 850g généralement, et un manche mesurant entre 50 et 55cm de long. Elle permet donc de décrire un plus grand arc de cercle lorsque vous venez frapper le bois avec le tranchant. idéale pour les travaux légers dans un camp fixe ou lors d'une expédition sauvage ou en canoë.

Le **CÈDRE**, ou connu aussi comme le Merlin, a un tranchant particulièrement large, qui convient parfaitement pour fendre du bois tendre, tel que le cèdre justement.

La **PERCHE** est la hache idéale pour les gros travaux. Muni d'un tranchant particulièrement fin, il mord même les fibres les plus tenaces, elle est idéale pour les bois les plus durs. Il existe 3 modèles de Perche et sont classés par poids: la Perche de 1150g, qui convient particulièrement au camping récréatif et aux longues expéditions de canotages; celle de 1350g; et celle de 1600g, qui convient ici à la coupe de bois de chauffage d'un chalet ou d'une maison. Tous les 3 ont généralement un manche mesurant environ 70cm de long.

La **COGNÉE** est la hache du professionnel. Un des tranchant est affûté pour la coupe et l'autre pour le fendage.



La **SCIE À TRONÇONNER** est un type de scie conçu pour couper le bois perpendiculairement au fil du bois. Elles peuvent être utilisées aussi bien avec de petites dents rapprochées pour un travail plus minutieux comme le travail du bois, qu'avec de plus grandes pour un travail grossier comme le tronçonnage de troncs.

La **SCIE ÉGOÏNE** est une scie à main en acier garnie de dents triangulaires affûtées, et munie d'une poignée en bois. En Belgique, elle porte aussi le nom de **scie braquet** ou **scie Saint Joseph**.

La **SCIE À GUICHET** est une scie aux dents fines à lame allongée et étroite utilisée pour scier des matériaux de constructions délicats et de petite taille.

La **SCIE À DOS** est une scie manuelle courte à denture fine, de précision, dont la finesse de la lame nécessite un renfort métallique sur le dos pour la rigidifier. Elle est généralement utilisée dans la fabrication d'assemblages (tenons ou queues d'aronde). On l'appelle aussi **scie à onglet** lorsqu'elle est utilisée avec une boîte à onglets.

La **SCIE À DÉLIGNER** est une scie munie d'un cadre servant à découper le bois dans le sens du fil, contrairement à la scie à tronçonner.

La **SCIE À CHANTOURNER** ou scie à découper est une scie à poignée pourvue d'une fine lame souple tenue par une monture de métal rigide en forme de U. La scie à chantourner est principalement utilisée pour découper des fines pièces de bois.

La **SCIE RYOBA** est une scie japonaise à double denture. La particularité des scies japonaises est dans l'utilisation lors du sciage. On coupe en tirant et non en poussant comme les scies occidentales. Cela permet d'avoir des lames très fines, jusqu'à 0,2mm, et une denture spécifique à très faible voie. Le trait de scie est donc plus fin et permet du travail exigeant de la finesse.

La **SCIE KATABA** est une scie japonaise sans dos possédant une denture fine, pour une coupe précise, permettant de scier en travers. Elle sert à pouvoir réaliser des arasements ou encore des queues d'aronde.

La **SCIE DOZUKI** est une autre variante de la scie japonaise avec ici un dos sur le corps de la lame.

La **SCIE PASSE-PARTOUT**, parfois nommée **passant**, **scie harpon** et, au Québec, **godendart**, est une scie à large lame avec une poignée à chaque extrémité destinée à abattre les arbres, et à débiter de grosses pièces (troncs d'arbres, blocs de pierre tendre). Elle doit être maniée en binôme.

Utilisée essentiellement pour ébrancher les troncs fraîchement coupés et divers usages lors d'expédition dans la forêt, la machette est un outil précieux lors d'exploration forestière. Son usage était à l'époque plus spécifique. Avec des formes variables selon l'utilité, elle était autrefois l'outil des paysans dans la récolte de la canne à sucre. Maniement et transport simple, c'est une alliée dans la forêt lorsqu'il faut dégager les pistes de traîneaux des branches et petits arbustes pouvant gêner les traîneaux et surtout les chiens durant les expéditions.



C'est à l'origine un outil pour la coupe de végétation, mais s'est fait détourner son usage principal par les civils, devenu leur arme de prédilection lors du génocide au Rwanda, dont elle devint le symbole. Puis comme arme et outils des G.I. lors de la guerre du Vietnam lors des raids pour évoluer dans la végétation dense.



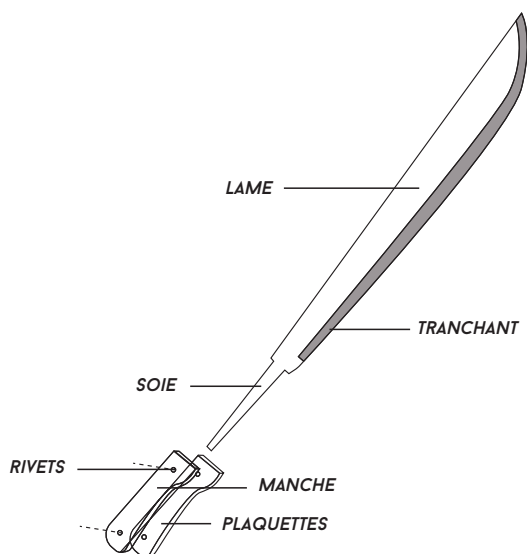
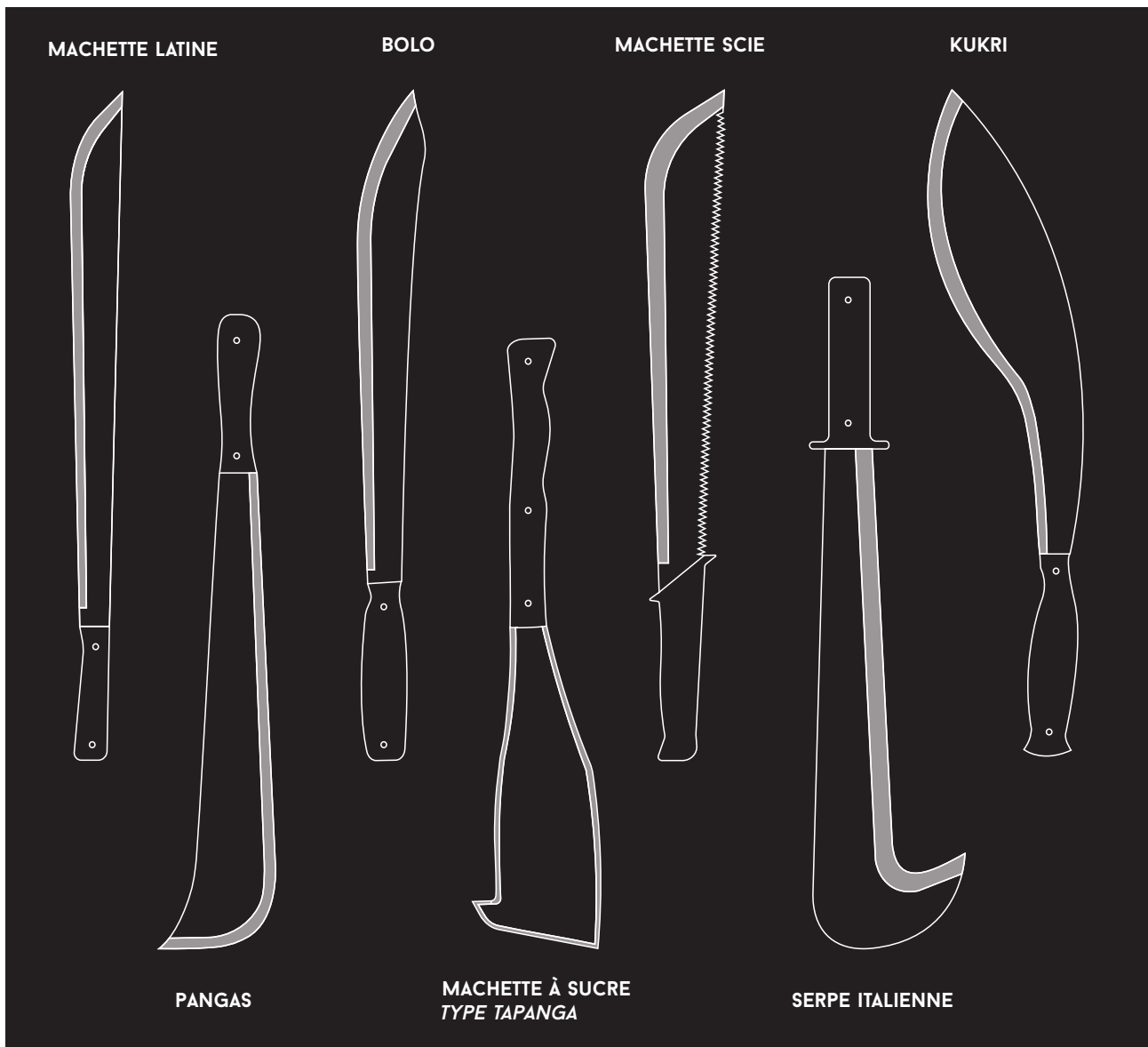
Le couteau à deux manches, ou connu plus communément sous l'appellation de plane de Charon, est l'outil destiné à enlever l'écorces d'un tronc avant de le travailler. Elle est aussi utilisée pour le dégrossissage et le creusage de formes courbes, galbées et droite. Composée d'une lame semblable à celle d'un couteau, et munie de deux poignées à chaque extrémité de la lame, elle permet une prise en main parfaite pour épouser la forme du tronc. On manie la plane en la tirant vers soi. Dans le processus de construction d'une cabane de trappeur, la plane fait une part importante et non-négligeable du travail.



Dans un usage de précision, et plus spécifiquement dans la menuiserie, l'ébénisterie et de charpenterie, le ciseau à bois est un outil essentiel pour ce genre de travaux. Il est composé d'une lame en acier trempé, appelée planche, dont une des extrémités est taillée en biseau pour certains ciseaux, ou en courbe pour les gouges. L'utilisation du ciseau a évolué dans le temps, et varie selon les cultures. Étant fragile, on ne frappait l'extrémité qu'à l'aide de la paume de la main autrefois, geste perdu de nos jours car cela engendré de très sérieuse maladies osseuses à long terme. Aujourd'hui, on utilise un maillet en bois, ou au Japon par exemple, c'est d'un maillet en acier qui est utilisé car les ciseaux sont fabriqués de manière à être de meilleure qualité et plus résistant.

Dans la même famille du ciseau, mais bien plus ancien et moins répandu, la bisaiquë est un outil de charpentier pour le travail de grosses pièces de bois. Formé d'une planche de ciseau à bois couplé à un bédane. A la différence du ciseau à bois, l'usage se fait exclusivement manuelle, sans maillet, juste à l'énergie humaine.





La **MACHETTE LATINE**, la plus standard des machettes. Elle fut utilisée par les G.I. lors de la guerre du Vietnam afin d'évoluer dans une végétation très dense.

La **PANGAS** est la variante africaine du bolo, utilisé principalement en Amérique du Sud et en Afrique. Également pour un usage agricole, la lame se termine en pointe courbée, et dont l'épaisseur peut varier selon les travaux auxquels elle est destinée.

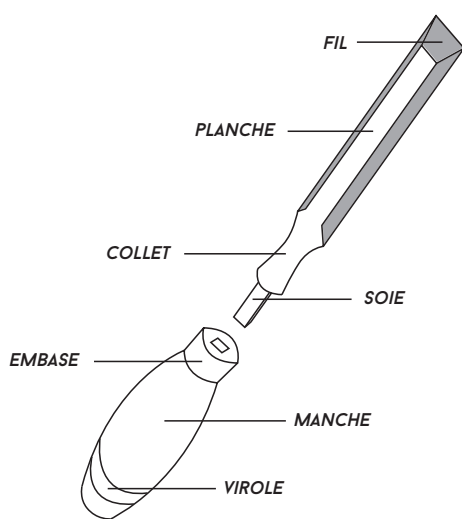
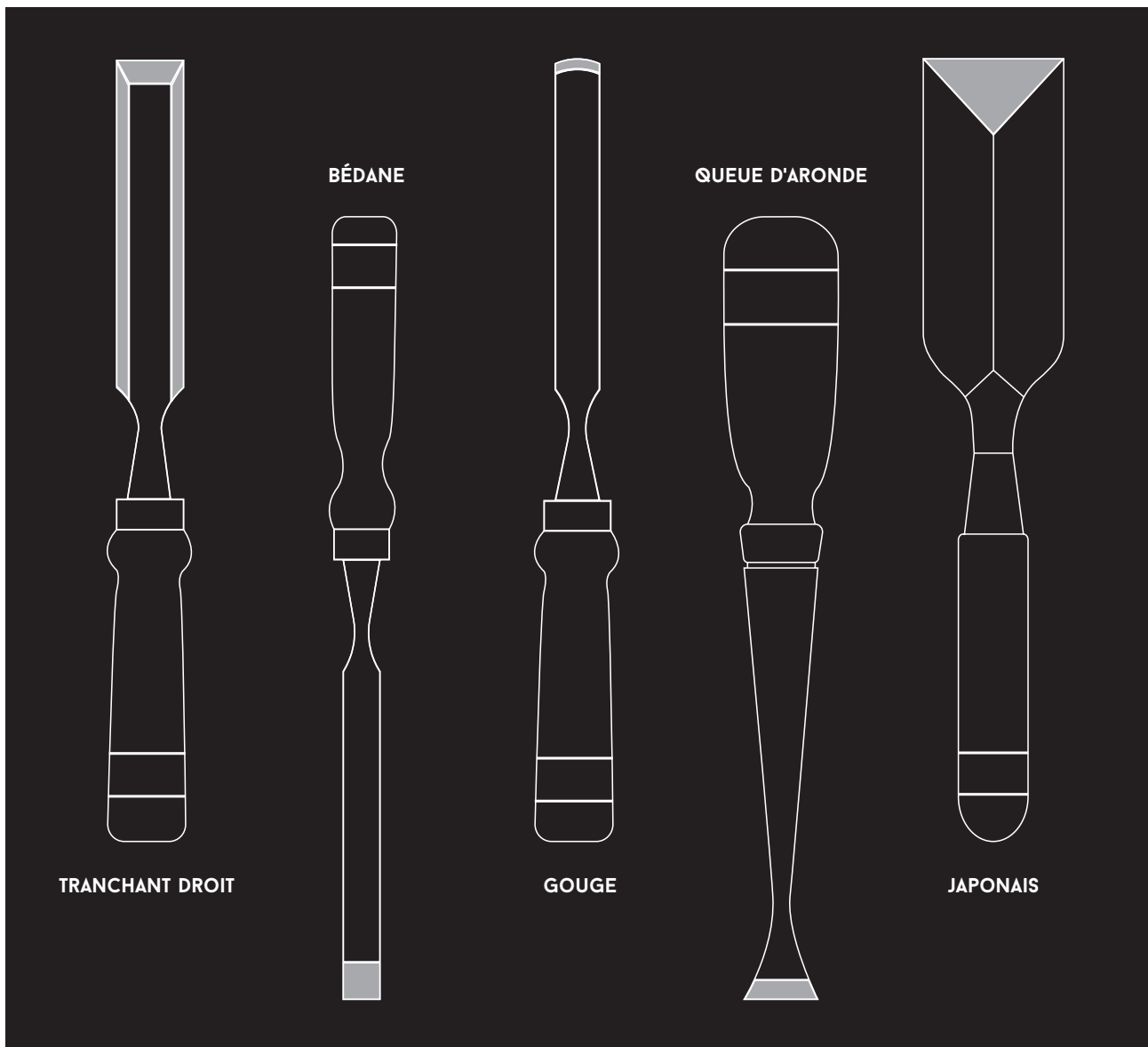
Le **BOLO** est la machette latine version lourde. Similaire en dimensions, assez proche au niveau de la forme, mais plus épaisse et plus lourde, elle est faite pour avoir une puissance maximale tout en restant maniable. C'est une des armes emblématiques des arts martiaux philippins.

La **MACHETTE à SUCRE**, dite tapangas ou machette lourde. Utilisée essentiellement à récolter de la canne à sucre, ainsi qu'à ouvrir des fruits à la coque dure, comme la noix de coco, ou les cabosses de cacao.

Le **KUKRI** ou Khukuri, est un grand couteau d'origine népalaise. Parmi les plus polyvalentes des machettes, elle peut réaliser tout type de travaux. Il fait également partie des armes et de l'héraldique des régiments des combattants Gurkhas. Il est souvent nommé simplement « couteau Gurkha ».

La **MACHETTE/SCIE** est la machette par excellence pour les survivalistes. Un côté tranchant, et un côté scie. Ne remplace pas une vraie scie, mais pour un défrichage et de la coupe basique c'est un outil parfait.

La **SERPE ITALIENNE** est dédiée à la coupe de végétaux. Le tranchant et la force de frappe se situent dans la partie creuse de la lame, elle n'est donc pas adaptée aux travaux sur le bois.



Le ciseau à **TRANCHANT DROIT** est composé d'un biseau affûté avec un angle souvent situé entre 20 et 30°. Outil de menuisier et d'ébéniste, il permet de rentrer en profondeur dans le bois. On le frappe avec la paume de la main ou un maillet en bois.

Le **BEDANE** a une section plus forte que celui à tranchant droit, et de forme rectangulaire et trapézoïdale. Il est utilisé pour la mise en diamètre des différentes parties d'une pièce, pour créer des rainures et réaliser des mortaises.

La **GOUGE** est un ciseau de forme concave, utilisé pour profiler ou creuser le bois. On distingue plusieurs gouges: à dégrossir, à creuser, à profiler et à anneau. C'est l'outil de prédilection du sculpteur sur bois pour créer des lignes et des cercles.

Le ciseau à **QUEUE D'ARONDE** est spécifique pour réaliser des assemblages à queues d'arondes. Assemblages traditionnels des tiroirs, ils doivent leur nom à leur nom en forme de queue d'hirondelle.

Le ciseau à bois **JAPONAIS** est un outil très convoité, car très résistant. Il possède une lame avec un acier à double couche qui lui permet de conserver un tranchant parfait très longtemps, même dans du bois dur. Le manche est habituellement fait en chêne rouge japonais, une qualité de bois très résistant. A la différence du ciseau à bois occidental, il s'utilise avec un marteau en acier.



Cette liste exhaustive d'outils nous démontrent l'ingéniosité humaine à s'adapter à son environnement et ceux depuis le début de notre Histoire. Notre environnement nous conditionne souvent à nous adapter pour que nous puissions évoluer et construire de manière efficace et viable. Le progrès lié à nos modes de vie nous a fait partiellement oublier l'usage de ces outils techniques, que l'on retrouve pour la plupart dans des activités spécifiques, ou la tradition prend place dans un souci de transmission des savoirs dans le temps. L'outil technique est une preuve culturelle et historique, il témoigne d'une démarche environnementale à établir une relation intelligente entre l'Homme et la Nature.

I.III.

Le Trappeur et son rapport à l'habitat

Si les outils du trappeur témoignent d'une certaine culture technique, comme nous l'avons dit, ils entretiennent des modes de vie intéressants. La trace de l'harmonie qui existe entre trappeur et nature se traduit en premier lieu par son habitat : la cabane. Une réflexion mêlant ingéniosité et artisanat, dans un concert d'outils traditionnels afin d'ériger les fondations d'une vie sauvage, mais néanmoins civilisé avec l'Être Nature. Cet habitat est construit à nouveau, à l'aide d'outils, très simples, à l'image de ce que nous avons décrit précédemment.

Les outils et techniques auxquels les trappeurs font appel, que cela soit la hache, le couteau, ou encore les outils de mesure, se caractérisent par une grande simplicité, mais surtout une transparence totale dans l'usage qui en est fait. Dans les nouvelles de Jack London et les ouvrages de Nicolas Vanier sur la vie nordique, ils nous décrivent précisément les outils employés et les modes de construction engagés lors de la construction d'une cabane de trappeur. Et ils la construisent de bout en bout avec ces mêmes outils, allié d'un savoir-faire

technique de la Nature et de ce qu'elle a à offrir. C'est ici que la connaissance du naturel est primordiale. C'est l'outil premier d'une vie en pleine nature pour celui qui veut s'y essayer. L'outil est le transfert entre pensée et action, et ces mêmes outils sont aussi pensés pour leurs usages ! Un cycle vertueux est alors mis en place. La cabane du trappeur, et même des peuples nomades, est un témoin de toutes ces techniques et de leur savoir-faire atypique et particulier, comme une relique de leur passage, autant passé que futur.

Une fois encore, dans « Le Dernier Trappeur » de Nicolas Vanier, on y découvre notamment les rituels et techniques spécifiques que les trappeurs utilisent afin de construire efficacement leur cabane. Tout est une question de réflexion et de bon sens pour le trappeur lorsqu'il doit construire son nid. À cette époque, et même encore aujourd'hui, l'environnement hostile était le premier facteur à prendre en compte. L'idée n'est ici pas seulement d'avoir un toit, des murs, un lit et de quoi cuisiner. C'est établir un lieu de vie, pour soi, en prenant compte de la Nature.



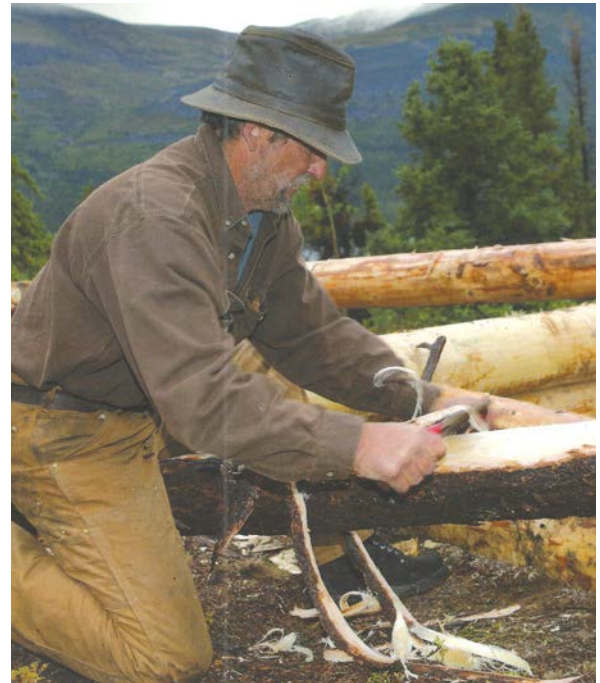


Lorsque Vanier suit son périple avec le trappeur Norman et sa femme Nebraska, un imprévu les obligent à déménager et trouver un nouveau pied à terre, quitte à tout reconstruire. En effet, des compagnies d'exploitation forestières ont coupé des centaines d'hectares, menaçant le lieu de vie du groupe de trappeurs, les obligeant à trouver un nouveau territoire où s'installer. Ceci n'était pas une mince affaire, sachant l'hiver arrivant rapidement, événement à prendre au sérieux dans une région où on sait le climat hivernal mortel.

Le choix du territoire où s'installer est primordial, au bord d'un lac ou d'une rivière, fournissant à la fois l'eau et le bon appoint en nourriture grâce aux poissons, canards et oies en été et automne. La taille et l'âge des arbres sont aussi importants. Penser au moyen dont ils vont être transportés jusqu'à la cabane, essentiellement à l'aide de chevaux, qui sont dressés pour ce genre de travail, et s'il ne l'ai pas, prendre en compte le temps de dressage pour qu'il n'est plus peur et puisse être efficace dans le transport.

Le premier travail consiste à déterminer les arbres adéquats, un premier repérage en marquant l'écorce. La hauteur et la dimension sont à prendre en compte, selon le sol où ils ont poussé, ils seront de plus ou moins bonnes qualités. La coupe à la hache et l'écorçage à la plane se fait sur place, afin de faciliter le transport pour le cheval et éviter les blessures, qui peuvent être des coups durs sévères. Les arbres utilisés pour la construction d'une cabane sont appelés des logs, il constitue les murs principaux de l'habitat. Pour avoir un regard plus concret sur le travail entrepris, quelques chiffres. L'abattage d'un arbre prend dix minutes, son

écorçage environ trente et le transport de trente minutes à une heure. Créer l'encoche demande peu de temps, mais il faut l'ajuster afin que le log suivant s'encastre parfaitement dans le précédent, ce qui représente un gros travail. Pour cela, il faut commencer par dégrossir le rondin, puis le déposer, prendre des marques, creuser encore, retirer le log, le retailler, le remettre, et cela, dix à quinze fois pour chacun. Un log représente environ une heure de labeur, s'ensuit le colmatage.



Cette partie consiste à creuser une gouttière dans le log, ce qui permet l'ajustage entre chaque log pour un maintien total du bâti, et y incorporer de la mousse dans la gouttière afin de calfeutrer et d'isoler la cabane, ainsi même par -50° , la température à l'intérieure de la cabane peut rester convenable. La pose d'un log nécessite environ quatre heures de travail. Avec des journées sans les trente-cinq heures réglementaires, et en comptant le dimanche comme un jour comme les autres, il faut environ quinze jours pour poser quarante-huit logs, douze par mur. Deux semaines de plus pour réaliser la charpente du toit et tailler les ouvertures, puis compter

une dizaine de jours pour les aménagements intérieurs. La réalisation d'une cabane en bonne et due forme demande cinq à six semaines de travail.

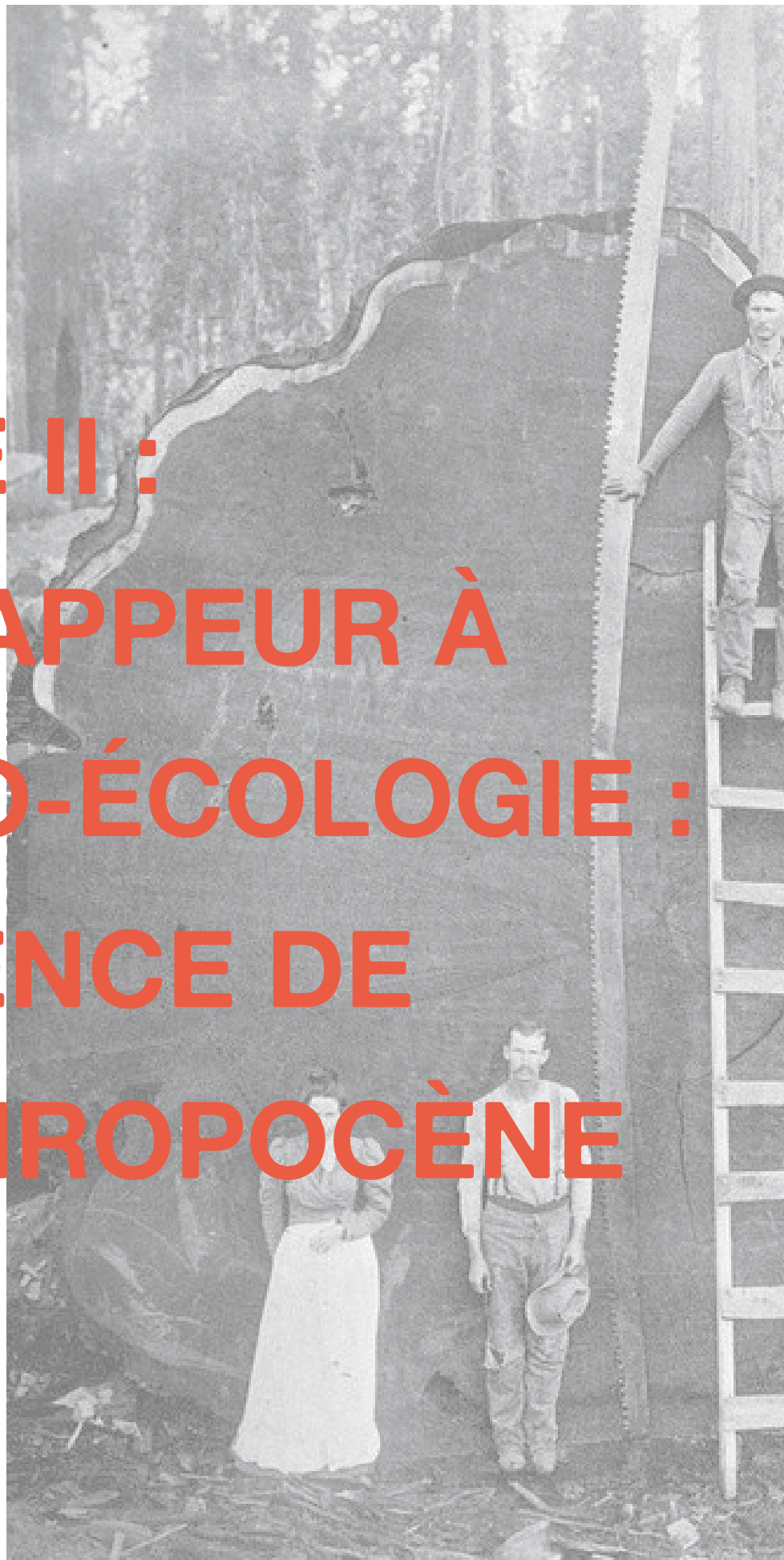


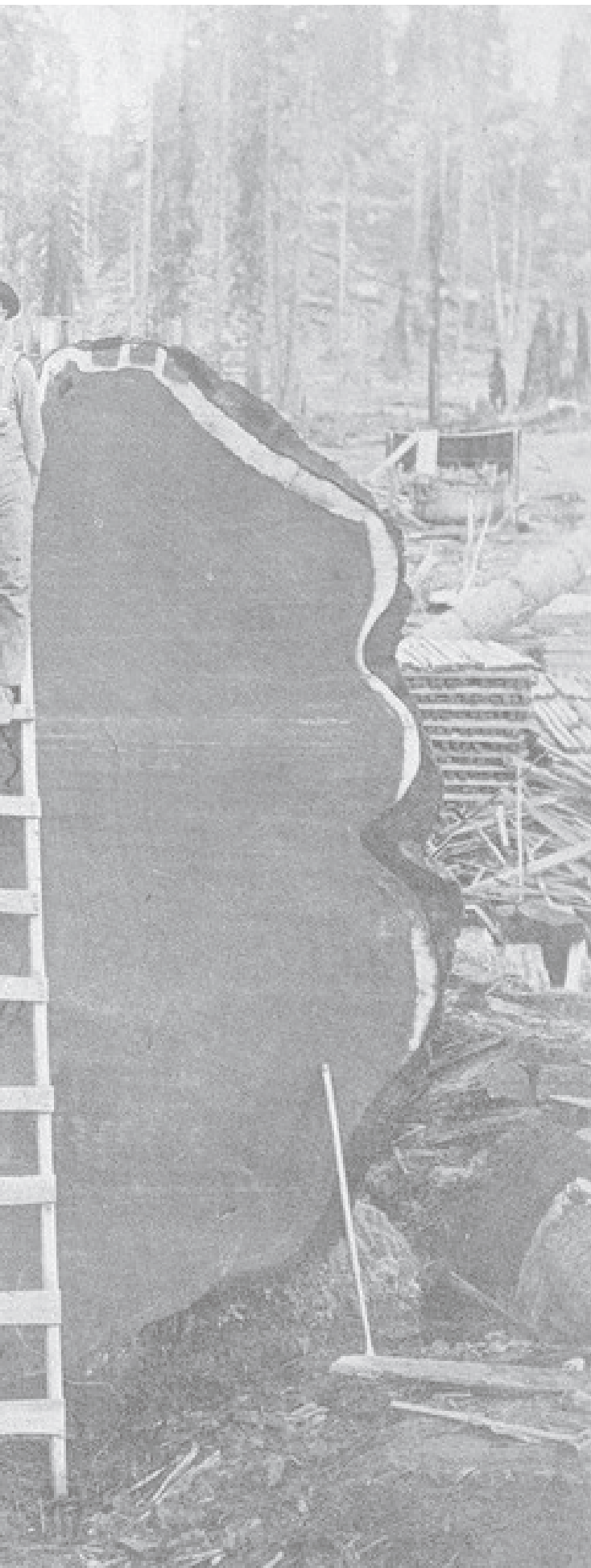
Le trappeur entretient une relation au travail et à l'habitat bien loin de la nôtre. Le besoin est le mot clé dans ces régions. Chaque pièce, chaque mètre carré, chaque arbre découpé sont pensés et réfléchis, aucune supercherie, ni superficialité. C'est ce que Jack London met en avant dans son livre « construire une maison ». Il dénonce violemment le paraître et le factice, qu'il juge inutiles et peu fiables. Il nous fait part également de sa vision de l'habitat idéal, un moyen pour lui de concevoir une demeure qui, par son organisation, respectera les classes sociales, l'économie et la nature. Il y fait l'éloge de la simplicité et de l'efficacité. Comme il l'explique lui-même, l'inutilité ne fait pas place dans sa demeure : « *Tout d'abord, il n'y aura ni jardin, ni clôtures, ni pelouses, ni fleurs. La dite maison mesurera environ quatorze mètres sur quatre et demi en son point le plus large, précision utile. Ce qui signifie qu'elle sera plus étroite que large. Les détails se plieront à l'économie générale. Il n'y aura ni véranda, ni porche, ni grand escalier. Je dois avouer à ma grande honte que les quelques marches qui s'y trouveront seront d'une extrême raideur. Les chambres mesureront deux mètres dix sur deux mètres dix ; l'une sera plus petite encore. De toute façon, à quoi sert une chambre, sinon à y dormir ? Il n'y aura pas de couloir, Dieu merci. Les pièces sont faites pour être traversées. Pourquoi s'embarrasser d'un lieu de passage ? La salle de bains sera un tout petit peu plus vaste que la baignoire la plus exiguë – ce qui la rendra facile à entretenir. La cuisine ne sera pas vraiment plus grande*

– ce qui simplifiera la tâche du cuisinier. Pas de salon, mais une belle pièce à vivre – de quatre mètres sur un mètre quatre-vingts, aux murs tapissés de livres : elle servira aussi de bibliothèque et de fumoir. Et comme de ce fait, le plancher ne sera pas utilisé, c'est là aussi que nous prendrons nos repas. Soit dit en passant, ce genre de pièce restant vacant la nuit, on pourra y faire dormir le cuisinier et l'aide. Mon caractère est ainsi fait que je déteste le gâchis : pourquoi gaspiller un si bel espace que nous n'occupons pas la nuit ? [...] La première de mes idées est la suivante : une maison doit être bâtie pour être habitée. Toute sa conception, toute sa construction doivent être dirigée par cette notion maîtresse. On doit bien reconnaître que la dite notion est souvent perdue de vue par nombre de personnes, qui construisent des maisons pour toutes les raisons imaginables, exceptée celle-ci. A cause, peut-être, de la vie que j'ai menée, enracinée dans le matériel, j'ai le culte de l'utilité et en suis venu à penser qu'elle ne devrait faire qu'une avec la beauté et qu'il n'est aucun objet utile qui doive être laid 6 ».

Dans le sillage de ce que dit Vannier, nous adoptons le parti de penser qu'à notre époque, à la vue de l'ascension des pays développés, un retour aux sources n'est plus présent dans la conscience collective, tout du moins pas comme pratique, mais comme relique, patrimoines anciens de nos civilisations antérieures. Et c'est cet intérêt à ce patrimoine ancestral qui nous intéresse ici, autant dans l'objet que la technique. Un savant équilibre entre l'outil et la matière, mais aussi l'Homme et la Terre.

**PARTIE II :
DU TRAPPEUR À
L'AGRO-ÉCOLOGIE :
EXISTENCE DE
L'ANTHROPOCÈNE**





*« J'avais alors vingt ans, et la modernité m'est apparue comme une immense imposture. »
Pierre Rabhi*

*« Je m'attendrais plus à voir une chèvre occuper avec succès un poste de jardinier qu'à voir les humains devenir des intendants responsables de la Terre. »
James Lovelock - « Gaïa, une médecine pour la planète »*

Le trappeur participe à une réflexion intéressante sur l'outil mais aussi sur le possible retour de l'homme à la terre, un mouvement de pensée qui s'est intensifié depuis quelques années, en lien notamment avec le développement de l'agroécologie et de l'anthropocène que nous définirons ici. Nous verrons certains précurseurs de ces modes de pensées, témoin et praticien d'un mode de vie atypique à notre ère moderne.

II.I.

Pierre Rabhi et l'agroécologie

Dans un mouvement de conservation de notre biodiversité dense et florissante, un nouveau modèle écologique commence à se définir au XXe siècle. La préservation des ressources naturelles et de la biodiversité et un principe fort de l'agroécologie. Mais au fond, qu'est-ce que c'est ?

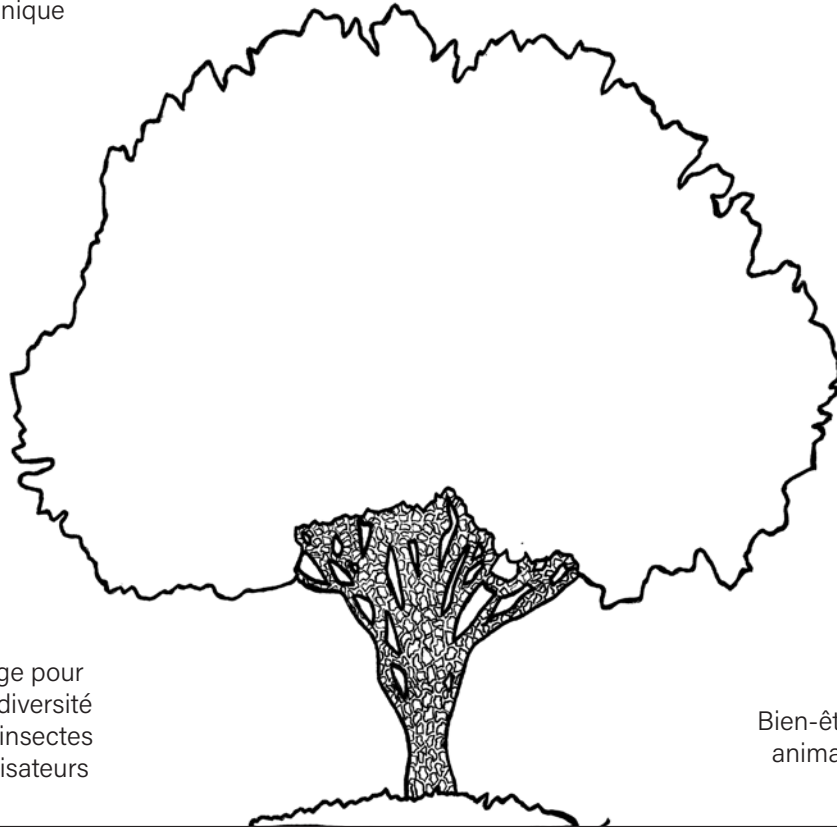
L'agroécologie est «une façon de concevoir des systèmes de productions qui s'appuient sur les fonctionnalités offertes par les écosystèmes. Elle les amplifie tout en visant à diminuer les pressions sur l'environnement (ex : réduire les émissions de gaz à effet de serre, limiter le recours aux produits phytosanitaires) et à préserver les ressources naturelles. Il s'agit d'utiliser au maximum la nature comme facteur de production en maintenant ses capacités de renouvellement» Cf. Site web, Agriculture.gouv/quest-ce-que-lagroecologie

Le terme est employé une première fois par Basil Bentsin, agronome américain d'origine russe, en 1928. Le terme désigne alors une alternative en croissance pour remédier à l'industrie agroalimentaire telle qu'on la connaît. Aujourd'hui, la nouvelle tendance tente d'amorcer la transition agroécologique, mais connaît certains verrouillages socio-techniques liés à notre époque contemporaine. Que cela soit à un niveau individuel, par un manque de connaissances sur ces nouvelles pratiques écologiques et agricoles ou concernant les exploitations agricoles, qui craignent une diminution de la rentabilité économique à cause d'un contexte de prix agricoles bas, le manque de terres disponibles empêchant le développement des pratiques alternatives. C'est essentiellement la méconnaissance de ces méthodes qui freine l'avancée de nouvelles pratiques au sein même des pays et des gouvernements, par un manque de connaissances scientifiques et de soutien des politiques publiques. Un verrou sociétal s'est créé, dont certains prophètes tente de briser. Parmi eux, Pierre Rabhi est un modèle actuel fort, porteur de sagesse environnementale et de pédagogie.

Agroécologie - Agroforesterie

Chute des feuilles:
restitution de la
matière organique

Diversifications
des productions

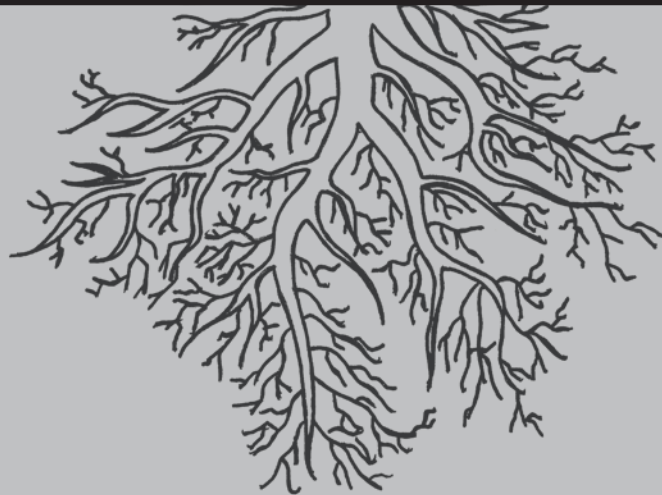


Refuge pour
la biodiversité
& les insectes
pollinisateurs

Bien-être
animal

Rétention
d'eau

Activité
biologique
du sol



Racines; apport de
matière organique
et de minéraux

Amélioration
de la structure
du sol

Lutte contre
l'érosion

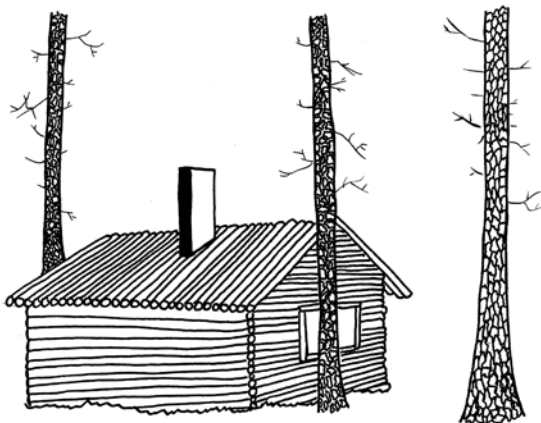
Meilleur
enracinement des
plantes cultivées



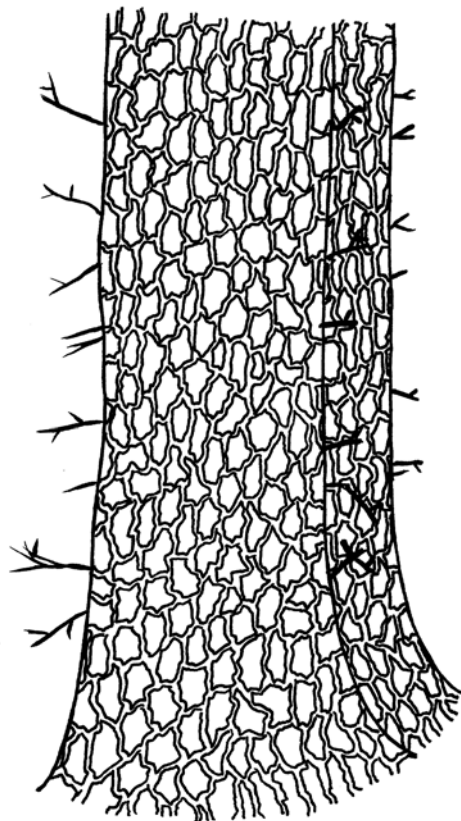
« Paysan, écrivain et penseur français d'origine algérienne, Pierre Rabhi est l'un des pionniers de l'agriculture écologique en France. Il défend un mode de société plus respectueux des hommes et de la terre et soutient le développement de pratiques agricoles accessibles à tous et notamment aux plus démunis, tout en préservant les patrimoines nourriciers. Depuis 1981, il transmet son savoir-faire en Afrique, en France et en Europe, cherchant à redonner leur autonomie alimentaire aux populations. Il est aujourd'hui reconnu expert international pour la sécurité alimentaire et a participé à l'élaboration de la Convention des Nations Unies pour la lutte contre la désertification ». Cf. Site web, pierrerabhi.org/#pierre

Témoignage et porte-parole de l'écologie et de la préservation de la Nature, il est à l'origine de plus d'une vingtaine d'ouvrages, avec parmi toutes ses créations, son plus mémorable « Vers la sobriété heureuse », dont nous parlerons ici pour mieux comprendre l'idéologie de cet homme. Il écrit entre autres « Pierre Rabhi, semeur d'espoir – entretien avec Olivier Le Naire » ou encore « L'Agroécologie, une éthique de vie » publié par Actes Sud, et « La puissance de la modération » aux éditions Hozhoni. Pour revenir à l'ouvrage qui nous intéresse « Vers la sobriété heureuse », on y découvre le parcours mental effectué par Pierre Rabhi alors qu'il n'avait qu'une vingtaine d'années. Il a en effet vingt ans à la fin des années cinquante, lorsqu'il décide de se soustraire, par un retour à la terre, de la civilisation industrielle qui a commencé à se dessiner sous ces yeux durant la période que l'on nommera plus tard les Trente Glorieuses.

Après avoir dans son enfance assistée en accéléré, dans le Sud algérien, au vertigineux basculement d'une pauvreté séculaire, mais laissant sa part à la vie, à une misère désespérante, il voit en France, aux champs comme à l'usine, l'homme s'aliéner au travail, à l'argent, invité à accepter une forme d'anéantissement personnel à seule fin que tourne la machine économique, point de dogme intangible. L'économie ? Ce n'est plus depuis longtemps qu'une pseudoéconomie qui, au lieu de gérer et répartir les ressources communes à l'humanité en déployant une vision à long terme, s'est contentée, dans sa recherche de croissance illimitée, d'élever la prédation au rang de science. Le lien filial et viscéral avec la nature est rompu ; elle n'est plus qu'un gisement de ressources à exploiter – et à épuiser.



Au fil des expériences de vie qui émaillent, ce récit s'est imposé à Pierre Rabhi une évidence : seul le choix de la modération de nos besoins et désirs, le choix d'une sobriété libératrice et volontairement consentie, permettra de rompre avec cet ordre anthropophage appelé "mondialisation". Ainsi pourrons nous remettre l'humain et la nature au cœur de nos préoccupations, et redonner, enfin, au monde légèreté et saveur. Pierre Rabhi fait l'éloge de la sobriété comme d'une relation intime où Homme et Nature sont étroitement lié par une complicité intelligente. Comprendre que le surplus et l'amoncellement de nos besoins ne sont plus une nécessité mais un caprice nous amenant à la surproduction et la surconsommation de masse. Pouvoir



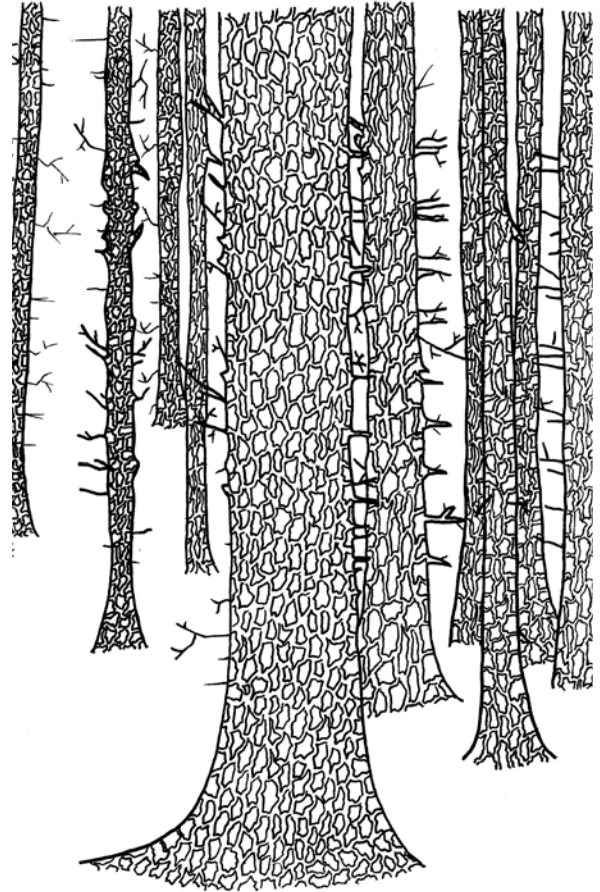
regarder mais surtout comprendre que nos besoins primaires, mais aussi secondaires, voir même tertiaire, peuvent être assouvi par la Nature elle-même. Cet essor de pensée collectif nous fait nous rendre compte que l'humain a bien un impact non-négligeable sur notre Terre Mère, terre nourricière de notre Histoire. On parle d'effondrement écologique des systèmes. Notion dépeinte dans une récente œuvre de Mélanie Laurent et Cyril Dion : « Demain ».

Ce film réalisé en 2015, montre six trentenaires qui font le pari d'explorer le monde à la recherche de solutions écologiques contre cet effondrement. Leur objectif : sauver les enfants, et à travers eux, la nouvelle génération gardien de notre planète. À partir des expériences les plus abouties dans tous les domaines (agriculture, énergie, habitat, économie, éducation, démocratie...), ils vont tenter de reconstituer le puzzle qui permettra de construire une autre histoire de l'avenir. Ne pouvant plus être aveugle face à l'échec de la transition écologique, toutes les solutions sont en train de se mettre en place afin d'éviter l'effondrement écologique.

II.II.

Les utopies face à l'effondrement écologique

La pensée de Pierre Rabhi s'inscrit dans un mouvement plus vaste qui est celui de l'effondrement écologique. Depuis quelques années, le sujet de l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle s'impose, notamment en France avec le livre « Comment tout peut s'effondrer » de Pablo Servigne et Raphaël Stevens (éditions du Seuil, 2015). Dans cet ouvrage, ils mettent un terme sur les ressorts d'un possible effondrement nommé la « collapsologie ». C'est un phénomène de crise que nous vivons dès à présent. Et donne un nouveau sens à l'utopie, car aujourd'hui, être utopiste est croire que tout peut continuer comme avant. Alors que nous devons être non pas dans la réflexion, mais dans l'action. Nous avons entamé un phénomène à l'échelle de la biosphère de collapsus écologique, et mit en péril la capacité naturelle de résilience écologique de notre planète. Plusieurs termes définissent notre nouvel état planétaire, et dans le cadre de la grande accélération, la collapsologie fait partie intégrante de ce qu'on appelle dorénavant l'Anthropocène.

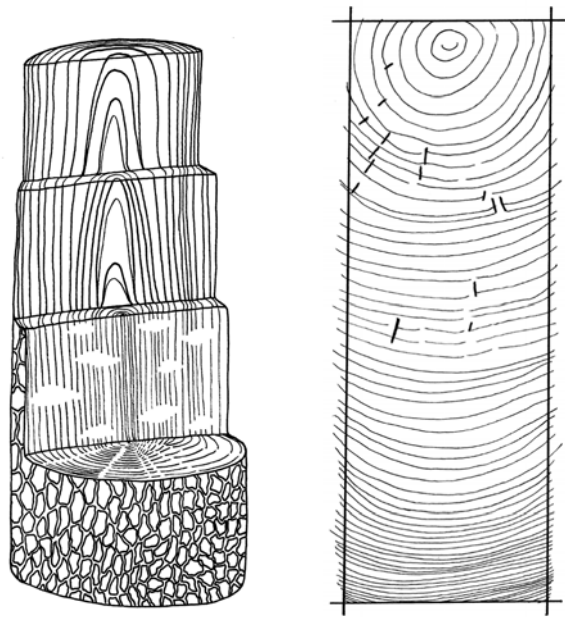
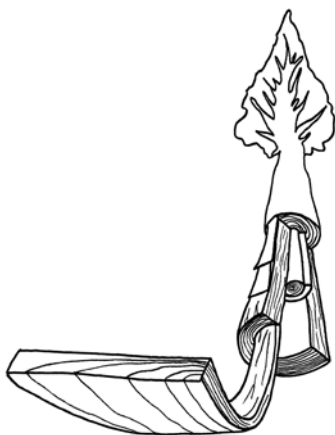


Théorisé pour la première fois par Paul Josef Crutzen en 1995, signifiant étymologiquement « l'Age de l'Homme ». Succédant à l'Holocène (ère d'expansion des sociétés humaines qui dura plus de 10 000 ans), elle vise à définir une nouvelle ère dans la géologie dans laquelle l'Homme est devenu acteur central. C'est-à-dire que l'empreinte que l'Homme aurait laissé sur la planète serait tel qu'un changement conséquent et visible à eu lieu sur la géologie de la biosphère et du système terrestre. Cette notion fait toujours l'objet de nombreux débats parmi les géologues et les scientifiques. Mais les faits sont bien présents. En à peine plus de deux siècles, l'Homme a durablement transformé la Terre. Les activités humaines ont causé une rupture des équilibres naturelles.

Cette crise et ces conséquences, Bruno Latour nous en parle avec détails dans son livre intitulé « Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique ». Pour commencer, le nom de Gaïa est maintenant celui qui définit notre Terre Mère, non plus dans un sens mythologique faisant référence à la déesse de la terre, mais bien comme d'une entité réelle sur laquelle nous vivons, et faisons souffrir. Il évoque notamment les peuples qui sont en lutte pour l'occupation de la Terre, et nous renvoie à une nature humaine que nous connaissons bien, c'est l'expansion, que l'on peut nommer aussi « domination ». Et cette nature que l'Homme porte en lui, à traverser les époques et y a laissé une empreinte importante, voir irrémédiable sur la biosphère.

Une mutation. C'est le terme que Latour met en avant pour décrire les « altérations écologiques » que nous subissons. Il semble d'après lui, que « nous soyons devenus ceux qui auraient pu agir il y a trente ou quarante ans, et qui n'ont rien fait ou si peu ». Cette mutation est vraisemblablement une preuve de la planète vit, sans être totalement une âme à part entière. Dans les années 1960, James Lovelock propose le concept de Gaïa pour décrire la particularité de la planète Terre : contrairement aux autres planètes, l'atmosphère de la Terre contient de l'oxygène grâce aux bactéries et aux végétaux photosynthétiques. De la même façon, l'eau sur Terre aurait dû redescendre depuis longtemps dans le sol. Si ce n'est pas le cas, c'est parce que des planctons, des bactéries et des végétaux ne cessent de remonter l'eau. Ainsi, les êtres vivants ne font pas qu'habiter la Terre, ils la transforment pour la rendre plus apte à accueillir la vie.

Le concept de Gaïa permet à Lovelock d'attirer notre attention sur la particularité de notre planète : par l'ensemble des vivants qui la composent, elle est devenue elle-même vivante ; elle est réactive, sensible. Les actions humaines reçoivent une réponse de Gaïa lorsqu'on note un nombre anormal d'espèces vivantes disparaître, lorsqu'on voit le niveau des mers augmenter ou lorsque des graphiques montrent que la température augmente. Ces réponses de Gaïa sont traduites en langage humain grâce à des instruments qui ont répondu à toutes les objections ; les articles scientifiques deviennent alors des témoins fiables de Gaïa. Les écologistes tentent d'écouter Gaïa et de faire entendre sa voix. Les climatonégationnistes, au contraire, cherchent à la faire taire, à ne pas l'écouter.



Latour évoque des concepts intéressants concernant ce changement engendré, celle d'ennemi. L'Homme est-t-il l'ennemie de Gaïa ? Le concept d'ennemi, qui est au centre du septième chapitre sur « Les États (de nature) entre guerre et paix », est emprunté à Carl Schmitt. L'ennemi est celui qui met en péril notre mode de vie, celui qu'il faut, selon Schmitt, exterminer. Les ennemis pour Latour sont pourtant tout autres. Ce sont en particulier les climatonégationnistes et tous ceux qui empêchent d'entendre Gaïa. Ceux-ci ne mettent pas simplement notre mode de vie en péril, ils mettent la vie elle-même en péril, la leur y compris. De plus, le but de Latour n'est pas d'éliminer les climatonégationnistes avec des armes à feu. Ce qu'il voudrait, c'est empêcher leurs mauvaises pratiques qui ne font que retarder les actions politiques, qui laissent de la sorte aggraver le désastre.

D'après Latour, avec Gaïa, il n'y a plus d'un côté la nature qui suit ses règles invariablement et de l'autre côté les humains qui peuvent prendre des décisions librement. Ce que font les Terrestres, parmi lesquels nous humains, « émeut » Gaïa. Si nous nous comportons mal, nous, humains, ainsi que nos compagnons terrestres nous en payerons le prix. Il faut tenter de chercher des manières d'interagir avec Gaïa afin qu'elle ne se fâche pas trop⁵. Il faut trouver des modes de vie compatibles avec elle, car nous sommes ses enfants et nous n'avons nul autre lieu où aller.

II.III.

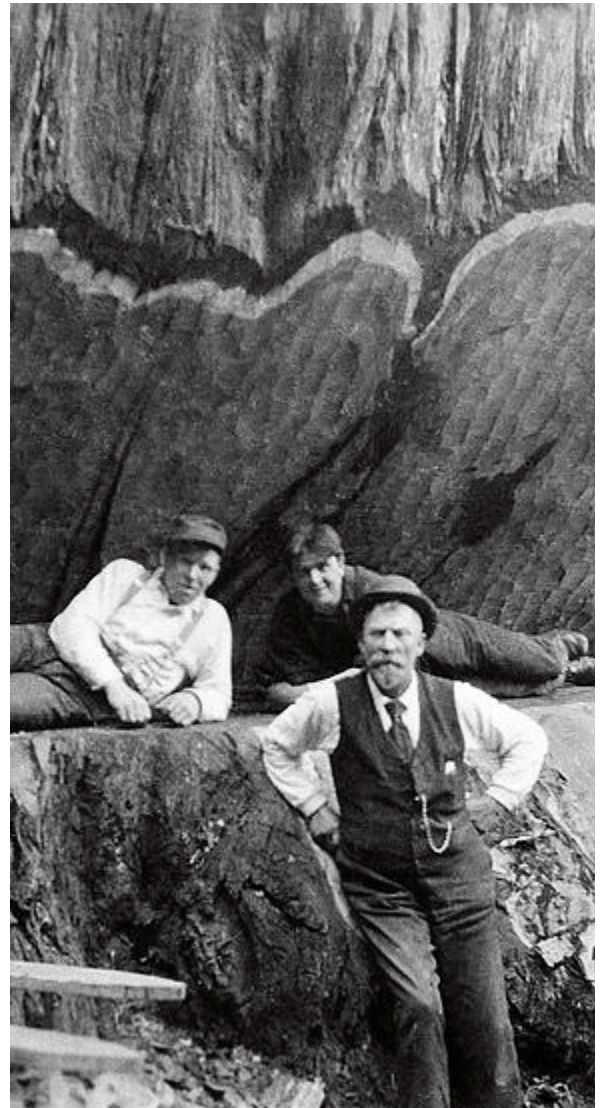
Quelles sont les possibilités de l'utopie face à l'économie de croissance capitaliste ?

Cette utopie reste cependant difficile à réaliser, étant donné l'économie de croissance capitaliste. Comme le dit Rob Hopkins, je cite : *« Nous passons notre temps à faire des films où nous sommes éradiqués par des zombies, des bombes nucléaires, des épidémies, des robots, des extraterrestres, de petits gremlins... Nous adorons ça ! Mais où sont les films qui parlent du contraire ? Ceux où nous nous rassemblons et où nous résolvons les problèmes ? Nous n'en avons pas vraiment... L'être humain est tellement ingénieux, tellement créatif. Nous pourrions faire des choses extraordinaires, mais pour ça nous avons besoin de nous raconter ces histoires. Avoir une vision, raconter une histoire, c'est comme de jeter devant soi un tourbillon qui vous entraîne... »*

Pour rappeler, Rob Hopkins est un enseignant en permaculture de nationalité britannique, et initiateur du mouvement international des « villes en transition » en 2005. C'est un fort défenseur de la transition collective et écologique, créant en 2005 avec Naresh Giangrande la Transition Town Totnes à Totnes en Angleterre, première ville en transition officielle. Il a remporté de nombreux prix, preuves de son implication humanitaire sans précédent pour l'écologie et le bien-vivre. On le retrouve notamment dans *Demain* auprès de Mélanie Laurent et Cyril Dion, où il intervient sur son expérience de création de permaculture. Dernièrement, il était en tournée française afin de stimuler les imaginations pour inventer les villes en transitions de demain.

L'harmonie des êtres, et surtout celle de l'humain et de la Nature, est un concept vague pour certains, mais qui définit pourtant bien le fondement de ce vers quoi nous devrions tendre. La mondialisation a encouragé une culture de l'objet et du superflu. La multiplication des objets et leur

omniprésence ont modifié notre quotidien⁴. Si la nouveauté fait peau neuve dans nos maisons, cependant dans certaines régions, une préservation de nos origines est encore d'actualité. Les outils, archaïques et sommaires, leur permettent de subvenir à tous leurs besoins. Ces outils, aux formes et utilisations simples ; ce savoir-faire technique ; semblent à même de donner à l'homme la possibilité de passer à un collectif désaliéné.





On fera alors sans doute référence ici à l'ouvrage reconnu de Gilbert Simondon, « Les modes d'existence des objets techniques ». Il met ici en évidence la notion « d'objets techniques » lié à l'humain, et le définit en ces deux caractéristiques de base : « *L'objet technique primitif est l'outil ; il est relativement détachable, manipulable et s'utilise grâce aux forces du corps humain. Et l'objet technique se trouve répandu dans la plupart des civilisations. Il peut être un couteau ou une automobile, une cuillère ou un ordinateur 5* ». L'objet technique se réfère à l'époque où il y a usage, à la manière dont on s'en sert. Simondon soutient que la philosophie permet d'étudier le rapport éthique que les humains entretiennent avec les objets techniques.

Ainsi, il confère à l'objet technique une valeur heuristique, laquelle se détermine par l'usage correct qui en est fait par les usagers, la connaissance de l'outil permettant d'en utiliser les potentialités. Pour Simondon, l'aliénation des êtres humains à l'objet technique ne s'explique donc pas tant par une confiscation du travail humain par les machines (comme le défend la tradition marxiste), que par une méconnaissance du mode d'existence des objets techniques et de leur fonctionnement interne. Cette

méconnaissance est notamment due à l'effort fait - en particulier à des fins économiques - pour dissimuler le mode de fonctionnement de l'objet technique à son utilisateur, ainsi que les conditions de sa production. Cette idée débouche sur des propositions faites par l'auteur dans le sens d'une pédagogie technique, et d'une démocratisation du savoir technique.



CONCLUSION

Du trappeur à l'agroécologie en passant par l'utopie, un mouvement de retour à la terre semble faire irruption à différentes époques de l'histoire. Ces sujets constituent différents chapitres d'une histoire qui nous semble pleine d'enseignement pour construire des futurs possibles.

Pour le trappeur, son rapport à l'environnement nous permet d'envisager des modes de conceptions en accord avec des objectifs de développement durable. Sa conception de l'habitat est très différente de celle de notre ère contemporaine. En effet, le marché de l'immobilier, devenu aujourd'hui un business à part entière, change notre philosophie et notre psychologie de l'habiter⁷. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'intérêt pour la qualité de l'environnement redevient central dans le design.

Aussi, le trappeur nous interroge sur l'histoire de l'homme et de son lien à l'univers, il nous force à faire de « l'Histoire des mentalités », à nous questionner sur l'histoire de nos modes de pensées, sur les bases psychologiques de l'humain, sa manière de penser, de sentir, d'imaginer et d'agir.

Au-delà de cet aspect, le trappeur nous interroge aussi sur les idées qu'on se fait de nos comportements au sein d'un milieu et sur le contexte social dans lequel elles apparaissent. Nos habitudes et nos aptitudes à nous adapter à notre environnement sont sujettes à des transformations. La vie en milieu sauvage, encore en vigueur, entre le XVIIIe et la fin du XIXe siècle, ne s'adapte plus à notre nouvelle époque moderne, gouvernée par la vitesse du digital et de la mobilité⁸. Elle ne correspond plus à nos habitus.

Habitus est une notion initialement forgée par Pierre Bourdieu⁹. On entend par « habitus » la manière d'être d'un individu en rapport à

un groupe social qui se manifeste par son apparence physique et psychologique, une allure, une disposition d'esprit. Mais l'habitus ce n'est pas un destin, un fatum, c'est un système de disposition ouvert qui va être constamment soumis à des expériences et transformé par ces expériences. Cette notion qui en appelle à une théorie explicative de l'action humaine, et qui peut rendre compte des relations entre société et individu, nous semble appropriée pour interroger le savoir-faire du trappeur, savoir-faire tourné vers la socialisation intelligente de l'homme et son environnement.

On en reviendra alors sans doute également aux techniques du corps¹⁰. Mauss entend par techniques des corps, « les façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps. J'appelle technique un acte traditionnelle efficace. Il faut qu'il soit traditionnel et efficace. Il n'y a pas de technique et pas de transmission, s'il n'y a pas de tradition. C'est en quoi l'homme se distingue avant tout des animaux : par la transmission de ses techniques et très probablement par leur transmission orale. » Mauss met l'accent sur le rôle fondamental de l'éducation dans la transmission de ces techniques.

Cependant, si le trappeur est une notion à partir de laquelle penser notre rapport à la technique, il va aussi dans le sens d'une volonté de transformation du monde dans un contexte d'effondrement écologique.

En effet, de nouveaux mouvements de pensée, telle que la « sobriété heureuse » prônée par Pierre Rabhi, nous interrogent et nous amènent à reconsidérer notre rapport à la Nature. L'histoire nous prouve que la Nature est une donnée essentielle dans toutes les phases de l'évolution de l'espèce humaine. L'adaptation à un environnement est la première forme d'intelligence que l'Homme ait démontrée. Il s'est adapté, puis a évolué. Cette évolution s'est transformée en domination. Et la domination de l'humain sur son environnement est exponentielle. Descartes s'interrogeait déjà en son temps sur « L'homme comme maître et possesseur de la nature¹¹ ». L'homme peut-il disposer de la nature comme bon lui semble ? N'est-il pas plutôt le garant de cet ordre, le responsable ? Cette question semble actuellement encore loin d'être résolue.

NOTES :

1. Lipovetsky Gilles, Charles Sébastien, Les temps hypermodernes, LGF/Livre de Poche, Biblio essais, Paris 2006.
2. Peuple amérindien du Nebraska et du Kansas dont Hugh Glass fera parti pendant plusieurs années après s'être fait capturé en 1818.
3. Nicolas VANIER, Le Dernier Trappeur, édition du Chêne, 2004
4. « Le système des objets », Jean BAUDRILLARD
5. « Les modes d'existence des objets techniques », Gilbert SIMONDON
6. Jack LONDON, Construire une maison, édition du Sonneur, 2014
7. Cf. Heidegger, « Bâtir, Habiter, Penser », Conférence 1951
8. Cf. Hartmut ROSA, « Aliénation et accélération », édition La Découverte, 2014
9. Cf. Pierre BOURDIEU, « Esquisse d'une théorie de la pratique », éditions du Seuil, 2000
10. C'est en 1934 que Marcel Mauss définit les techniques du corps lors d'une conférence devant la Société de Psychologie. Il inspira notamment les études des techniques de Leroi-Gourhan.
11. « *Il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie [...] aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature.* » René DESCARTES, Discours de la Méthode, 1637

BIBLIOGRAPHIE

- « Le Dernier Trappeur » de Nicolas Vanier, Edition du Chêne, 2004
- « L'Homme et la Matière » d'André Leroi-Gourhan, éditions Albin Michel, 1943
- « Milieu et Techniques » d'André Leroi-Gourhan, éditions Albin Michel, 1945
- « L'invention du quotidien » de Michel de Certeau, éditions de Luce Giard, 1990
- « Sur la technique » de Gilbert Simondon, éditions Presses Universitaires de France, 1953-1983
- « Le discours de la méthode » de René Descartes, 1637
- « Construire une maison » de Jack London, 1906
- « L'usage du monde » de Nicolas Bouvier, éditions Librairie Droz, 1963
- « Walden ou la vie dans les bois » de Thoreau, éditions Nouvelle Revue française, 1922
- « Il y aura l'âge des choses légères » de Thierry Kazazian, éditions Victoires Eds, 2003
- « Le système des objets » de Jean Baudrillard, 1968
- « Du mode d'existence des objets techniques » de Gilbert Simondon, 1958
- « Le siècle des objets » de Fabien OHL
- « Esquisse d'une théorie de la pratique » de Pierre Bourdieu, Paris, éditions du Seuil, 2000
- « Bâtir, Habiter, Penser », Conférence » de Martin Heidegger, 1951
- « Aliénation et accélération » de Hartmut Rosa, édition La Découverte, 2014
- « Face à Gaïa : Huit conférence sur le nouveau régime climatique » de Bruno Latour, éditions La Découverte, Paris, 2015

FILMOGRAPHIE

- « The Revenant » d'Alejandro Gonzales Inarritu, 2015
- « Le Dernier Trappeur » de Nicolas Vanier, 2004
- « Into the wild » de Sean Penn, 2007
- « Happy People : Un an dans la Taïga » de Werner Herzog et Dmitry Vasyukov, 2010
- « Demain » de Mélanie LAURENT, 2015

GLOSSAIRE

ANTHROPOCÈNE :

Cela désigne l'ère géologique actuelle qui se caractérise par des signes visibles de l'influence de l'être humain sur son environnement, notamment sur le climat et la biosphère.

ARTISANAT :

Résultat d'un travail produit manuellement.

AUTARCIE :

Système économique d'un territoire géographiquement défini, d'une région ou d'un État habité par des acteurs économiques qui peuvent suffire à tous leurs besoins et vivre seulement de leurs propres ressources. L'entité économique réelle déclarée vivant en autarcie peut être un individu, une famille, un groupe humain, une communauté insulaire, un gouvernement isolé.

BISAIGUË :

Outil de charpentier formé d'un ciseau à bois couplé à un bédane, et ayant pour rôle de travailler de grosses pièces de bois. A la différence du ciseau à bois, l'utilisation se fait exclusivement manuelle.

BRACONNAGE CULTUREL :

Comparaison de Michel de Certeau dans laquelle il compare les consommateurs à des braconniers. Il récuse la thèse selon laquelle les individus sont des êtres passifs et dépossédés et ne peut se résoudre à considérer les masses comme un tout homogène, la culture de masse. À leur supposée inactivité, il met plutôt de l'avant leur fonction créative, laquelle serait cachée dans un ensemble de pratiques quotidiennes, qu'il appelle ruses, et qui s'opposeraient aux stratégies des gens au pouvoir ou aspirant à y accéder. Ces ruses subtiles, qui ne peuvent être détectées par les autorités, prendraient place dans des lieux communs. Par ce qu'il appelle une « pratique de l'espace », l'individu est en mesure de se composer un espace propre à partir de fragments de sens « braconnés » de part et d'autre.

CISEAU À BOIS :

Outil de menuisier, d'ébéniste, de luthier ou encore de charpentier. Il est composé d'une lame en acier trempé, appelée planche, dont une des extrémités est taillée en biseau et extrêmement affûtée pour permettre le travail du bois. Le ciseau est un outil fragile, on ne frappait l'extrémité du manche qu'à l'aide de la paume de la main, plus de nos jours car à long terme, cela engendre de très sérieuses maladies osseuses, ou d'un maillet pour faciliter la pénétration.

COMPRÉHENSION INTELLECTUELLE :

Le fonctionnement intellectuel (l'intelligence) d'un individu réfère à ses capacités cognitives qui incluent le raisonnement, la planification, la résolution de problèmes, l'apprentissage, la pensée abstraite et la compréhension.

ENVIRONNEMENT :

Environnement physique, biologique, géographique, qui entoure un être vivant et l'influence dans son comportement.

HABITUS :

Manière d'être d'un individu, lié à un groupe social et se manifestant dans son apparence physique (vêtements, maintien...).

HACHE :

Outil servant essentiellement à fendre une bûche ou un tronc. Outil lourd et puissant, il est le plus à même de transformer un arbre en bois de chauffage, ou en l'objet dont on a besoin. Manié comme outil, mais parfois comme une arme, la hache fait partie des objets les plus anciens que l'on connaisse. Les plus anciennes traces de haches ont été trouvées en Afrique et leur âge est évalué à 1,6 million d'années.

HACHETTE :

Plus petite qu'une hache à fendre, mais plus polyvalente. Elle permet de couper les petits troncs et les grosses branches que l'on peut rencontrer en forêt. Le poids, bien plus léger qu'une grande hache, permet de travailler le bois aisément pour de la construction, faire de l'équarrissage, tailler des encoches...

LEUKU :

Couteau traditionnel utilisé depuis toujours par le peuple Sami, originaire essentiellement de la Laponie Finlandaise. C'est leur outil de prédilection, s'utilisant autant pour le travail de construction avec le bois, que d'arme à la chasse, ou encore de serpe, de couteau de cuisine, pour préparer le feu... On les reconnaît par leur esthétique très scandinave, d'une longue lame épaisse, avec un manche souvent en bois de bouleaux, ou parfois en bois de rennes. Le tout protégé par un étui en cuir de manufacture Sami.

MACHETTE :

Utilisée essentiellement pour ébrancher les troncs fraîchement coupés. Maniement et transport simple, c'est une alliée dans la forêt lorsqu'il faut dégager les pistes de traîneaux des branches et petits arbustes pouvant gêner les traîneaux et surtout les chiens durant le raid. C'est à l'origine un outil pour la coupe de végétation, mais s'est fait détourner son usage principal par les civils, devenu leur arme de prédilection lors du génocide au Rwanda, dont elle devint le symbole.

MAÎTRE :

Personne qui exerce une domination.

MUSHER :

Un musher est un conducteur de traîneaux à neige tiré par un attelage de chien d'attelage.

PLANE DE CHARON :

Ou couteau à deux manches, est l'outil traditionnel pour enlever l'écorce d'un morceau de bois que l'on veut travailler. Elle est aussi utilisée pour le dégrossissage et le creusage de formes courbes, galbées et droite. Elle est composée d'une lame semblable à celle d'un couteau, munie de deux poignées, à chaque extrémité de la lame. On manie la plane en la tirant vers soi. Simple d'utilisation et très efficace, aucune compétence requise à son utilisation, seulement de la patience.

POSSESSEUR :

Personne qui possède un bien ou qui peut jouir de quelque chose.

SCIE :

Outil de prédilection pour découper. Apparu en Egypte Antique, elle s'est vu prendre différentes formes, encore toutes utilisées aujourd'hui pour différents travaux. Que ce soit l'égoïne pour découper de grosse section de bois, ou à onglet pour des angles précis, ou même à dos pour les assemblages, l'outil et le geste reste les mêmes depuis son invention.

TRAPPEUR :

Chasseur professionnel d'Amérique du Nord, se servant généralement de trappes, afin de vendre des fourrures non abîmées par des coups de feu ou des pointes de flèche. De nos jours, la fourrure, passée de mode, voire mal vue par le grand public, n'est généralement pas récoltée. Le piégeage est alors pratiqué pour la viande. On recense aujourd'hui 68 trappeurs dans le monde, disséminés dans tout le Nord-Américain.

